

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

LA
FÊTE ARABE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

30° mille

Il a été imprimé de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20;

40 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 21 à 60;

150 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 61 à 210;

890 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 211 à 1100.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier pur fil sans numéro, non mis dans le commerce.

DES MÊMES AUTEURS
A LA MÊME LIBRAIRIE :

Dingley, l'illustre écrivain.....	72° édition.
<i>(Prix Goncourt 1906)</i>	
La Maîtresse servante.....	36° mille.
La Tragédie de Ravailac.....	40° —
La Randonnée de Samba-Diouf.....	32° —
La Bataille à Scutari.....	36° édition.
Le Chemin de Damas.....	70° —
Une Relève.....	42° —
La Chronique des frères ennemis.....	28° mille.
L'Oiseau d'or.....	23° —
Paris-Saïgon dans l'azur.....	20° —
Les Bien aimées.....	30° —
Vienne la rouge.....	21° —
Le Passant d'Éthiopie.....	15° —
Cruelle Espagne.....	18° —
<hr/>	
La Vie et la Mort de Déroulède.....	34° édition.
Mes années chez Barrès.....	30° mille.
Notre cher Péguy. 2 volumes.....	41° édition.
<hr/>	
La Fête arabe.....	30° mille.
Rabat ou les Heures marocaines.....	35° —
Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.	43° —
Fez ou les Bourgeois de l'Islam. Collec-	
tion (Choses vues).....	30° —
Les mille et un jours de l'Islam. ★ Les Cava-	
liers d'Allah.....	22° —
<hr/>	
Quand Israël est roi.....	49° —
L'Ombre de la Croix.....	63° —
Un Royaume de Dieu.....	26° —
La Rose de Sâron.....	35° —
L'An prochain à Jérusalem!.....	38° —
Petite Histoire des Juifs.....	27° —
Quand Israël n'est plus roi.....	24° —
Rendez-vous espagnols. Un petit volume in-8° 1/4 colom-	
bier sur papier d'alfa.	
La Semaine sainte à Séville. Un petit volume in-8°	
1/4 colombier sur papier d'alfa.	

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

A

CHARLES PÉGUY

CHAPITRE PREMIER

Quand je débarquai à Alger pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, j'éprouvai une impression à laquelle, j'imagine, un Français n'échappait guère. J'arrivais dans un des rares points du monde où nous pouvions nous présenter avec orgueil, et où tout donnait à penser que notre domination ne serait pas éphémère. Je voyais l'activité d'un grand port là où, il y a un

siècle à peine, n'appareillaient que les tartanes des Koulouglis et des pirates ; je parcourais les quartiers arabes, qui n'étaient pas encore saccagés, et je me félicitais de voir que nous avions réalisé cette tâche, presque impossible, de civiliser sans trop détruire.

Peu de villes sont plus aimables qu'Alger. Aux grâces de la mère patrie s'ajoute ici je ne sais quoi de plus allègre et de plus voluptueux. Ce n'est ni Toulouse, ni Marseille : dans le parler, des tournures locales, mais dans la voix, peu d'accent ; dans l'esprit, de l'ardeur et de la vivacité, mais dans les gestes nulle pétulance, nulle emphase dans les propos. On sent déjà la gravité de l'Arabe et le voisinage du désert.

Je n'y demeurai que le temps d'en emporter des regrets. J'étais curieux de visiter une oasis du Sud, et je me rendais à Ben Nezouh, lointain petit village, à la limite des Hauts-Plateaux, sur la frontière des sables.

Le chemin de fer n'était pas encore construit. Il fallait alors prendre place dans une de ces invraisemblables diligences qui, après avoir longtemps roulé entre deux bourgades de France, achèvent leur carrière sur quelque piste d'Afrique. Et lorsque en plein midi, par une brûlante journée d'août, sur la place du Gouvernement, on grimpait dans cette patache déjà bondée d'indi-gènes, qu'on s'installait tout en haut, sous la bâche, une cruche d'eau entre

les jambes, un couffin de provisions sous le bras, et qu'on se disait : « En voilà pour cinq jours ! » alors on avait l'impression d'aller vraiment chercher un pays inconnu, et qu'il y fallait du courage.

Tout le reste de l'après-midi, l'antique véhicule se traînait dans l'humidité chaude qui noie sous d'épaisses vapeurs la plaine assoupie d'Alger. Au soir tombant, la route commençait de s'élever au-dessus de cette brume étouffante ; des courants d'un air frais et vivifiant, et comme d'un autre climat, venaient vous frapper au visage, et pendant toute la nuit on roulait dans les gorges de l'Atlas.

Bercé par la voiture, j'essayais vaine-

ment de résister au sommeil, de garder les yeux ouverts sur le ciel constellé, où les sommets des montagnes se découpaient en arêtes vives, en déchirures inouïes. Ah ! qui ne connaît le regret de fermer ainsi les yeux devant la beauté qui passe et qu'on ne reverra plus, l'irritation impuissante d'entendre, dans un demi-sommeil, le fracas de la voiture qui roule au-dessus d'un ravin, d'écouter comme en rêve le filet d'eau qui s'égoutte, de soulever un instant les paupières sur un incroyable chaos de rochers, de ciel et de songes, et de les refermer aussitôt !

Quelle surprise au matin ! Des montagnes déjà brûlées par l'aurore ; pas un arbre, pas un pâturage, mais çà et là,

comme pour reposer la vue, de grandes nappes d'ombre suspendues aux flancs des ravins. Au-dessous de nous la plaine restait invisible sous ses voiles. Plus loin, la mer étincelait, dégagée de ses brouillards.

Ensuite ce fut pendant cinq jours une étendue monotone, où l'esprit n'avait pour se distraire et rêver que les jeux de la lumière, le bordj où l'on s'arrête afin de changer d'attelage, quelques tentes noires au ras du sol, la caravane qui chemine avec ses chameaux goudronnés, ses ânes, ses petits chevaux ; et toujours l'obsédante idée que s'il y avait mille ans on était passé par là, rien n'aurait été changé à ce pays de rochers et de cendre, ni à cette vie primitive qui le traverse sans bruit.

Tout à coup cinq notes rustiques retentirent dans la nuit, cinq pauvres notes, toujours les mêmes, qui sortaient d'une flûte de roseau. Après tant d'années écoulées, ces cinq notes vibrantes, il me semble les entendre encore, comme si j'étais toujours là-bas, sur cette piste du Sud, ou comme si elles résonnaient près de moi. Autour de nous luisaient faiblement sous la lune les nappes de sel desséché qui annoncent le désert ; le vent chaud nous apportait un parfum d'herbes mêlées ; on sentait déjà sur les lèvres la même sorte d'amertume qu'y laisse l'air marin, et dans les yeux la légère brûlure du sable. Comment ces cinq notes barbares, qui s'arrêtaient brusquement pour se répéter ensuite

et recommencer encore, ravissaient-elles cet Arabe inconnu, comme elles avaient ravi sans doute des milliers d'hommes avant lui? Pourquoi me troublaient-elles à mon tour, moi d'un autre pays et d'une âme si différente? Peut-être y avait-il dans cette phrase éternellement suspendue, dans cette passion qui se brise, tout le secret de l'Islam, l'infini du désir et la soumission au destin, et pour moi, voyageur, l'avertissement mystérieux que la beauté vers laquelle mon désir s'élançait me serait toujours étrangère.

Et en effet qu'il me parut étrange, ce petit village de Ben Nezouh, dont le nom veut dire Fils des Délices, avec sa

mosquée primitive et sa Kasbah ruinée, fauve et brûlé par le soleil, tout fendu, craquelé de ruelles tortueuses, château de sable comme en font les enfants, à la merci du vent et de la pluie, et qui tenait là depuis des siècles ! Le soleil qui tombait d'aplomb frisait, sans les éclairer, ses murailles de boue. La terre réverbérait la lumière et jetait des éclairs de feu sur les moindres saillies des murs et tout ce qui passait dans le ciel ; les nuages légers en recevaient des teintes orangées, et les vautours blancs et noirs qui tournoyaient dans l'air devenaient ardents et soufrés. Pas un bruit dans les maisons. Dehors, pas une âme qui vive. Mais partout où la ruelle s'engageait sous une voûte, on se heurtait à

des gens étendus, ramassés dans leur burnous pour se protéger les jambes contre la piqûre des mouches. Au fond de petites boutiques à peine plus larges qu'une armoire, les marchands sommeillaient, un éventail à la main. Allongés sur le comptoir, des enfants, chargés sans doute de surveiller la marchandise, dormaient aussi le ventre en l'air et les bras sur les yeux. Tout était silence et repos. Un seul bruit s'élevait de ces murailles sans fenêtres, un bruit précipité, qui sortait d'une chambre où trente gamins accroupis autour d'un vieil Arabe à besicles, armé d'une gaule flexible, lisaient un verset du Coran. Ils le lisaient tous ensemble avec une rapidité folle. L'un d'eux s'arrêtait-il hors

d'haleine, la gaule s'abattait sur son petit crâne rasé, d'où émergeait comiquement une mèche de cheveux ; des cris perçants interrompaient cette lecture vertigineuse, qui reprenait son cours aussitôt, et le vacarme des voix se perdait, s'évaporait à son tour dans la torpeur brûlante où semblait s'anéantir toute vie.

Comment sortir de ce village ? Comment échapper à ces maisons, à ces voûtes, à ces impasses, à ces couloirs souterrains ? Quel chemin conduit aux verdurees que j'aperçois, par échappées rapides, entre deux murs en créneau ? Je m'égare dans ces ruelles qui s'enchevêtrent inextricablement, et les yeux à demi fermés par la lumière aveuglante,

je songe à ces contes persans où l'on cherche, pendant des jours et quelquefois des années, la clef qui doit ouvrir les palais désirés...

Après mille détours, je découvre enfin le sentier qui descend à l'oasis. Il faut avoir parcouru, sous un soleil torride, d'immenses étendues pierreuses, et traversé en plein midi les ruelles de ce village embrasé, pour sentir le bonheur de se trouver tout à coup dans une vasque de fraîcheur et d'ombre. Ici plus de maisons, un dédale de petits murs de terre sèche, des milliers de vergers secrets : on est dans la forêt des dattiers. A dix mètres au-dessus du sol, leurs palmes recourbées se joignent et forment un dais verdoyant entre le ciel

en feu et la tiède humidité de la terre. Sous les palmes qui s'inclinent, le lit profond de l'oued n'est qu'un taillis de lauriers-roses, une traîne embaumée. Dans son ravin de sable rouge, la rivière, presque desséchée par les canaux qui l'épuisent, glisse en minces filets de lumière parmi les masses fleuries. Un cavalier en burnous blanc, monté sur un cheval azuré, vole de rocher en rocher au milieu de ce bouquet, et sous les pieds de sa monture l'eau jaillit en étincelles. Des formes blanches, jaunes ou bleues, toutes couvertes de bosses, où il est vraiment malaisé de deviner une femme, descendent du village dans l'ombre verte des sentiers. Sitôt arrivées au bord de l'oued et débarrassées

de leurs fardeaux, battoirs, linges, marmites, larges plats de bois, enfants même, elles retroussent leurs draperies et piétinent leur linge en cadence, ou bien elles le battent à deux mains, avec une crosse de palmier, d'un geste large et pareil à celui d'un exécuteur. Au milieu des lauriers les enfants s'ébattent dans l'eau. La rivière trop peu profonde pour qu'ils s'y plongent tout entiers, le bain n'est plus qu'un jeu, une bataille où ils s'éclaboussent à plaisir ; le moindre bruit met en fuite ces gracieux oiseaux sauvages.

Dans les innombrables jardins prisonniers des petits murs de terre sèche, pas de fleurs, rien que des verdure. Elles vous arrêtent au passage ; il faut

courber la tête sous les vignes en berceau pour éviter les grappes qui vous frappent au visage, ou l'énorme concombre qui se suspend au grenadier. Le sol disparaît sous les felfels, les poivrons, les melons d'eau, mille plantes familières ou inconnues ; un puissant parfum de menthe s'exhale de la terre mouillée ; le vert bleu du figuier se marie au vert foncé de l'abricotier vivace ; l'oranger et le citronnier mêlent leurs feuilles au laurier noir ; et jaillissant de ce peuple pressé, les grands dattiers s'élancent et laissent retomber leurs longues palmes d'un gris-bleu.

Quels soins il a fallu pour maintenir sous un ciel implacable cette végétation luxuriante ! A deux pas le désert, le

grand pays brûlé où rien ne bouge que la lumière qui tremble, où rien ne fleurit que le thym. Comme on comprend, sous ces verdure, le désordre passionné de la poésie arabe et son éternelle promesse de paradis verdoyants ! Le bonheur d'une race respire au milieu de ces vergers ; on croit le toucher de la main, on croit l'entendre qui murmure dans cette eau diligemment distribuée, qui s'en va répandant partout son mystère de fraîche vie. Elle est l'âme du lieu, et dans tous ces jardins que pas un souffle n'anime, la seule chose mouvante. Elle entre par un trou du mur, va toucher chaque plante, la caresse un moment, répand dans chaque enclos sa fraîcheur et son léger bruit, et puis sou-

dain disparaît : une main parcimonieuse vient de lui barrer le passage avec une motte de boue, et l'eau a pris sa course du côté d'un autre verger. Ainsi de muraille en muraille et de jardin en jardin, elle glisse à travers l'oasis, tantôt dans un sentier et toute brillante de lumière, tantôt sous les ombrages et ne se révélant qu'à son bruit. Et rien comme cette eau courante à travers ces jardins de sable ne donne une pareille idée de richesse et d'économie, de stérilité et d'abondance. Les plaines fortunées de Beauce semblent moins riches que cette fraîche oasis ; le Limousin tout bruissant de sources, moins mouillé que cette terre qu'un mince filet d'eau arrose ; et nulle forêt n'est plus pro-

fonde que ce bouquet d'arbres au désert.

Sous cette verte lumière, dans cette humidité chaude, le corps s'abandonne et glisse à une active langueur ; une ingrate pitié vous saisit pour les malheureux exilés d'une si voluptueuse nature, un besoin de nommer ici tous ceux qu'on a aimés ailleurs. Pour qui a été fait ce bouquet ? Pour qui roucoulent ces tourterelles ? Pour quelles amours sont suspendues ces grenades entr'ouvertes, et ces grappes de raisin noir, et ces dattes d'un jaune éclatant qui sortent du cœur des palmiers ? On est une âme qui se défait, les pensées sont des fruits qui tombent, des gouttes d'eau qui s'égouttent, un chapelet qui se détache, un collier qui se dénoue.

Quand je rentrai dans le village, les marchands réveillés distribuaient des denrées, dont je ne précisais ni le nom ni l'usage, à de vieilles sorcières dévoilées et à des Juives au teint pâle. De graves citadins, accroupis dans leurs lainages, bavardaient en buvant un épais café au sucre ou du thé à la menthe ; d'autres jouaient aux dames. Au milieu de la place, des petits fourneaux en plein vent répandaient dans l'air calme une odeur de graisse fondue. Un grand diable, immobile devant un fagot de bois sec, le couvait du regard comme si c'eût été un trésor. Des chameaux habitués aux grandes étendues vides, et sans doute fâchés de se trouver entre des murs, poussaient leur grognement

atrece et rebroussaient chemin dans une indescriptible mêlée de longues pattes et de longs cous. Devant les portes, des femmes parées comme des châsses, avec des plumes sur la tête et des colliers de louis d'or, guettaient le client qui passe. Des artisans, dans leurs échoppes, se livraient silencieusement à de menus travaux : ils travaillaient comme on rêve, comme on fume une cigarette. Ni mon passage ni ma curiosité ne leur faisaient lever les yeux de la babouche ou du bijou sur lequel ils étaient penchés. Chacun d'eux avait près de lui un petit animal ou quelque objet charmant, — celui-ci deux fleurs dans un vase, celui-là une gazelle, cet autre un beau geai bleu ; ils ne regardaient pas plus la

fleur, la gazelle ou l'oiseau, qu'ils ne s'occupaient de moi, mais ces présences légères formaient autour d'eux un charme dans lequel ils semblaient vivre. A quoi songeaient-ils ainsi, ces ouvriers silencieux? Quel songe secret poursuivaient-ils, de religion ou d'amour?... Échappés du Coran, et vifs comme des lézards excités par la chaleur, des enfants se bouscullaient dans mes jambes, tourbillonnaient autour de moi avec des cris d'hirondelles au crépuscule, tandis que leurs petites sœurs, un chiffon sur la tête, une étoile bleue sur le front, un bijou puéril au bras, et dans leurs yeux déjà peints un éclat inouï de coquetterie et de malice, jouaient gravement aux osselets, accroupies dans la poussière.

Ah ! comment exprimer avec des mots immobiles cette joie lumineuse qui palpite dans l'air et semble pourtant imprégnée de gravité et de tristesse, cet éblouissement, cette clarté violente qui créent ici du secret et du mystère, comme sous d'autres cieux le brouillard ? Au cours de ces journées errantes où l'on se sent léger et comme dételé de la vie, on croit amasser des trésors ! Au fond, que vous en reste-t-il ? Une odeur de fumée, cette fumée de bois odorant, invisible et partout présente dans ce petit village de boue ; l'image d'un fondouk, un carré de lumière au débouché d'une rue sombre. Deux, trois chameaux sont là, dans la poussière et la paille hachée, un palmier s'y élance,

et c'est toute la vie du Sud, l'infini de l'espace, la fatigue, la soif, les randonnées interminables qui se révèlent à vous brusquement dans ce petit enclos, et qui passent. C'est au bord d'une rigole, un Arabe accroupi qui fabrique dans un moule de bois, après mille et mille autres artisans pareils à lui, cette brique de boue séchée qui continuera elle aussi, après mille et mille autres, à maintenir sur sa colline l'immuable petit village. C'est ce cimetière chantant que j'ai vu un vendredi, tout animé par les voiles et les bavardages des femmes. C'est la source Mahboul, la Fontaine-la-Folle, chaude en hiver et glaciale en été, autour de laquelle les Juifs et leurs grasses épouses viennent

célébrer le sabbat et s'enivrer d'anissette. C'est tout et ce n'est pas grand' chose, c'est un oiseau qui vole, un cri que les oreilles n'ont encore jamais entendu, un travail qui paraît tout simple et familier, et qu'on ne comprend pas, un sourire silencieux que les siècles ont fait, et surtout cet accord, cette ressemblance de la nature, des hommes et des choses, que nulle part on ne voit si parfaite, au point que le village sorti de cette terre lui appartient tout entier, et que les hommes sortis de ce village font tellement corps avec lui, sont d'une couleur si pareille que l'œil à tout moment se trompe et prend pour un rocher ou quelque accident du sol, un burnous,

un berger ou bien une tente immobiles.

Si près de nos pays d'Europe, des vies si différentes, une humanité si lointaine ! J'avais moins l'impression de m'être éloigné dans l'espace que d'avoir par miracle reculé au fond des siècles. Après une semaine, je ne savais au juste si j'étais ici depuis des mois, ou si j'étais arrivé de la veille, tant les spectacles que j'avais sous les yeux étaient tout ensemble divers et étrangers à moi-même. Le village si paisible et reposé les premiers jours, s'était tout à coup transformé. Du matin jusqu'au soir retentissaient maintenant l'aigre son du hautbois et le battement infatigable du barbare tambourin. En plein midi, dans ces ruelles, hier à cette heure endormies,

passaient des cortèges éblouissants, des gazes pailletées, de hauts diadèmes d'or, des agrafes d'argent, tout cela dans un tintement de bracelets agités à chaque pas, de coups de pistolets chargés jusqu'à la gueule, et le vacarme assourdissant d'une musique toujours la même, misérable et forcenée, quelques notes éperdument répétées et comme aigries dans la lumière. Sans hâte, gravement, ces éclatants cortèges traversaient le village pour s'enfoncer dans une grange où avait lieu la fête. Quelle fête? Que célébrait-on ici dans la poussière et les mouches? Tour à tour, deux par deux, les femmes se levaient, les unes strictement voilées, les autres la figure découverte, et plus impénétrables encore

tant elles mettaient d'application à ne rien laisser paraître de leurs sentiments sur leurs visages. Les bras mollement étendus et les mains agitées d'un frémissement rapide, lentement elles s'avançaient dans une sorte de marche sacrée. Quelle pudeur dans ces pas, dans ces regards baissés, dans ces bondissements presque aussitôt retenus, dans ces gestes rythmés dont le sens religieux s'est perdu au cours des âges, et qui ne servent plus à ces femmes amoureuses qu'à peindre les désirs, le regret ou les espoirs dont leur cœur est rempli ! Alors on oublie tout, la poussière, le fumier, les mouches, l'atroce musique ; on reste suspendu à ces mains qui tournent sans trêve, on entrevoit dans un éclair tout

ce qu'il y a de frénésie sous cette pudeur grisante, et ce qui s'abrite de secrets et de drames passionnés derrière les murs silencieux de ce village brûlé.

Oh ! comme l'âme est faite pour la monotonie, le journalier, l'habitude ! Tout ce mystère enchante, déçoit, ravit, excède tour à tour. Quand vient un peu de lassitude et qu'aussitôt apparaît l'irritant désir de comprendre, si grande est votre impuissance et si complet votre échec, que vous éprouvez jusqu'à l'angoisse la sensation d'être perdu, d'être seul. Ce pays coloré n'est plus qu'un froid miroir, où se reflètent obstinément votre inquiétude et vos questions. Quels sentiments s'agitent, quelles pensées se dérobent derrière les voiles de

ces femmes, sous la laine de ces burnous, au fond de ces maisons fermées, plus secrètes que des cœurs? Y a-t-il seulement quelque chose à découvrir dans ce pittoresque implacable? Toute cette vie exotique vous demeure tellement étrangère qu'elle arrive à vous apparaître non plus comme la vie même, mais comme une image, un tableau, dont la réalité véritable se déroulerait quelque part à des milliers de lieues.

Mais quoi! je n'étais venu là que pour respirer une fleur, entendre une chanson. Cette fleur, je l'avais respirée; la chanson, je l'avais entendue. En route! me disais-je. Quel plaisir puis-je encore trouver à m'attarder plus longtemps! La flûte de roseau me l'avait bien dit

l'autre jour : il y a ici un secret, une âme qui se cache. Cette fleur mystérieuse, elle ne m'est pas réservée. A d'autres de la découvrir, je ne la verrai pas, il faut savoir m'en consoler. Et pour me retenir, l'hôtel du *Petit-Sahara*, où je suis descendu, est vraiment par trop ignoble !

Et c'était en effet un véritable taudis, l'auberge à l'enseigne baroque, tenue par Benvenuto Mammo ! Toutes les odeurs innommables qui flottent sur les rives de la Méditerranée, de Carthagène à Beyrouth, s'y étaient donné rendez-vous, et si par aventure un plat échappé de la cuisine venait réveiller l'appétit, la vue du maître de céans, avec son doigt coupé, sa tignasse grasseuse et ces gros

yeux chassieux, encadrés de jambon, auxquels on reconnaît un Maltais, vous mettait le cœur sur les lèvres.

Je m'apprêtais en conséquence à laisser là cette auberge, cette goutte de grailon tombée dans cette poésie, quand le hasard mit sur ma route un singulier personnage

CHAPITRE II

Nous étions cinq ou six convives, les officiers du Bureau Arabe, un colon du voisinage, le médecin militaire et moi, rassemblés autour d'un méchoui, le mouton traditionnel, rôti sur un brasier de bois odorant, et qu'on sert en son entier sur la table. C'était le médecin qui avait choisi l'animal, qui en avait surveillé la cuisson, qui s'était procuré les aromates, et c'était lui qui enfonçait

maintenant le bras dans l'intérieur brulant de la bête, pour en arracher les rognons et me les offrir comme à l'hôte.

On ne l'appelait que le Khalife. Je crus d'abord que ce surnom lui venait de son visage bronzé comme celui d'un Arabe, et dans lequel les yeux très bleus semblaient seuls avoir échappé à la brûlure du soleil.

— Vous n'y êtes pas, me dit le lieutenant que j'avais à ma droite. Nous l'avons baptisé Khalife, parce qu'il témoigne pour la vie indigène d'un amour extravagant. Voilà cinq ans qu'il est ici, il a droit à son changement, et il s'obstine à rester ! J'avoue que je n'y comprends rien. Vous avez pu en juger par vous-même, les plaisirs de Ben

Nezouh sont comme la poésie du cru : ça plaît, c'est agréable un moment, et tout de suite ça écœure. Les six premiers mois sont possibles, on chasse l'outarde et la gazelle ; dans la montagne, il y a encore du mouflon ; on fait quelques courses dans le désert, un petit tour en caravane, et puis, c'est effroyable, ennuyeux à périr ! Mais le Khalife, tout ici l'amuse, lui plaît inépuisablement. Il a pris pour maîtresse une petite Ouled-Naïl qu'il a été ramasser dans la rue du Tourbillon. Il a aussi adopté un Nomade, un chamelier, poète paraît-il ! Il mange, il boit, il aime, il vit tout à fait à l'arabe dans une maison indigène. Vous devriez aller l'y voir.

Et s'adressant au médecin placé à

l'autre bout de la table, et qui détachait avec les doigts une dernière lanière de viande à l'infortuné méchoui, dont les côtes apparaissaient maintenant comme la carcasse d'un bateau dont on a fait sauter les planches :

— Khalife ! lui cria-t-il, notre hôte a le plus grand désir de visiter votre Kasbah !

A la réponse évasive et polie, je sentis que cette familiarité n'était pas du goût du Docteur. Lorsque le repas eut pris fin, je m'excusai près de lui de cette indiscretion dont j'avais été cause. J'en profitai pour lui dire de mon mieux tout ce qui m'avait enchanté dans l'oasis, et aussi mon malaise de m'y sentir si étranger, si impuissant à rien comprendre à

tout ce qui passait sous mes yeux.

— Pourrait-il en être autrement? fit-il avec vivacité. Nous autres, gens d'Europe, nous nous imaginons toujours que nous allons entrer dans une âme exotique comme dans un bazar. Mais non, on n'y pénètre pas, ou bien il y faut des années. Les habitants de cette petite oasis sont au moins aussi compliqués que les paysans de nos villages, et c'est nous qui sommes des simples de les croire tout en surface. Ils ne nous montrent d'eux-mêmes que ce qu'ils veulent bien laisser paraître; nous croyons les juger, mais ce sont eux qui nous jugent, et à cette balance inexorable qui est la justice des enfants.

La causerie ainsi amorcée se pour-

suivit sur un ton amical. J'avais évidemment devant moi un homme plus cultivé que ne le sont ordinairement les militaires, et surtout un esprit doué de cette forme d'intelligence si rare, qui consiste moins à comprendre qu'à pénétrer les choses par un mouvement de sympathie. Il me confia que cette gêne, ce véritable malaise que j'éprouvais dans ce village, il l'avait senti comme moi ; puis les obligations de son métier l'avaient conduit peu à peu à s'intéresser à cette population musulmane, qui demeure toujours pour un passant si mystérieuse et fermée. Chaque jour, me disait-il, on m'amène quelque pauvre diable dont les recettes des sorcières ou les talismans du Marabout ont empiré

le mal : un fiévreux coiffé huit jours d'un poulet ou d'un pigeon, pour que la chaleur de la bête attire la fièvre du malade ; un amoureux auquel la sorcière a fait boire un mélange de lait aigre et d'urine de vieux juif, ou bien un mari infidèle à qui une femme jalouse a servi dans son kousskouss un fœtus de chien ou de chat, farci de sulfate de cuivre, de soufre, de kemmoun et de kosbor. Je soigne de mon mieux ces pauvres gens, je tâche de les arracher à leur effroyable médecine, de leur faire accepter les drogues que je crois leur être utiles, et chose plus difficile encore, d'empêcher qu'ils prennent d'un coup les remèdes que je leur donne pour être pris en un mois. Avec le

temps ils ont perdu leur défiance, ils s'accoutument à moi, ils prennent sans trop d'effroi le chemin de l'hôpital. S'ils ont à la maison une femme, un enfant malades, ils m'appellent chez eux ; et c'est dans ces visites, devant ces misérables grabats, que j'ai appris à connaître cette race, à admirer sa tranquillité en face de la mort, sa résignation, sa pauvreté supportée avec une noblesse unique, sa reconnaissance du bienfait, et surtout sa poésie, cette poésie religieuse qui n'est pas, comme chez nous, un miracle individuel, mais qui les enveloppe tous, et forme, pour ainsi parler, l'air dont ils sont nourris...

Tandis que nous causions de la sorte, nos compagnons de table organisaient

un poker. Il y a de ces tristes devoirs auxquels la politesse oblige : il fallut y prendre part. Le jeu se prolongea assez tard dans la soirée. Quand la partie prit fin, le brasier, où avait rôti notre méchoui, n'était plus qu'une mince fumée qui montait d'un tas de cendre ; des chiens, sortis je ne sais d'où, avaient fait disparaître les reliefs du festin : il ne restait plus du mouton que les vertèbres et le crâne qui roulaient sous notre table.

A travers le dédale des ruelles, des couloirs et des voûtes, remplis comme à midi de gens qui dormaient en plein air, on me fit la conduite jusqu'à l'auberge de Mammo. La nuit était d'une douceur admirable, et j'aurais volon-

tiers imité ces dormeurs enroulés dans leur burnous, car je n'avais aucune hâte de rentrer chez le Maltais. Il fallut pourtant s'y résoudre.

— Bonne nuit ! me dit le Khalife en me serrant la main. Et surtout, n'oubliez pas que j'attends votre visite, si toutefois cela peut vous intéresser de voir quelques tapis, des armes et une installation primitive.

Le lendemain, conduit par un petit Arabe surnommé El Malti, sans doute parce qu'il servait chez l'aubergiste maltais, je frappais à la porte d'une maison de boue, qui ne se distinguait en rien des autres maisons du village. Un domestique en burnous vint m'ouvrir, et la porte franchie — une porte basse, comme elles sont toutes, pour que le front de l'étranger s'incline dès le seuil, ou simplement pour conserver la fraîcheur — je me trouvai dans cette chambre sombre, garnie d'un banc pratique dans le mur, qui sert de vesti-

bule à toutes les maisons arabes. Par un escalier en échelle je gagnai la terrasse. Le Khalife m'attendait.

C'est bien une des impressions les plus saisissantes de ma vie que je reçus en arrivant là-haut. Vingt mille têtes de palmiers se balançaient à mes pieds, vingt mille aigrettes ou plutôt vingt mille faisceaux de sabres, de cimenterres recourbés, qui jetaient sous le soleil tous les éclats bleutés de l'acier. Au delà, à perte de vue, le soyeux tapis des sables, les dunes veloutées avec leurs flancs pleins d'ombre, qui fuyaient en bords flexibles, s'emmêlaient et se dénouaient dans un caprice de figures inouïes, passant de l'or au fauve, gagnant les teintes violettes pour finir à

l'horizon dans un trait du bleu le plus pur. Léger comme l'oiseau, l'esprit qui se posait un moment sur les verdure s'envolait vers ces espaces vides, entraîné, emporté par le mouvement de ces lignes, de ces arabesques sans fin, et bientôt impuissant à suivre ce caprice inextricable, il finissait par se confondre et s'anéantir dans la lumière.

Au milieu de la terrasse, une large ouverture carrée, qu'entourait une balustrade, laissait plonger le regard dans l'ombre de la pièce qui se trouvait sous nos pieds. L'œil habitué à ces demi-ténèbres voyait peu à peu apparaître une vision de conte de fée. Entre les poutres fichées en terre, circulaient silencieusement des voiles, des diadèmes

d'or, toute une parure d'Orient, qui recevait de cette obscurité lumineuse un resplendissement mystérieux. Les visages étaient découverts. Une des femmes à ma vue avait poussé un cri d'effroi et s'était comme envolée à travers les piliers ; une autre qui berçait un enfant avait suspendu sa chanson ; deux autres, accroupies sur le sol, se penchaient obstinément sur de petits fourneaux de terre, qui luisaient eux aussi dans l'ombre comme de surprenants bijoux. Parfois elles relevaient la tête, je voyais briller un regard, l'espace d'un éclair. C'était une cuisine. Ces femmes diamantées s'occupaient au repas du soir. Je revis par la pensée un salon de chez nous, et devant ce trou

d'ombre je touchai véritablement de l'âme l'échec dans la beauté de notre civilisation.

— Oui, me dit mon hôte répondant à l'enthousiasme que je laissais naïvement paraître, tout cela est charmant, et tout cela est déjà condamné. Un jour ou l'autre, le chemin de fer arrivera jusqu'ici; le désert ne sera plus qu'à cinq ou six heures d'Alger, et par les nouveaux paquebots à moins de trois jours de Paris. Alors, tout ce qui restait de noblesse et de poésie dans ce petit coin du monde sera définitivement submergé.

Je me rappelle encore le ton paisible et passionné à la fois sur lequel ces mots me furent dits. Par cette phrase tout

unie, l'homme que j'avais devant moi se peignit d'un seul coup, et pour toujours à mes yeux. Je devais le revoir par la suite, dans des circonstances bien changées, mais c'est toujours ces simples mots que j'entends lorsque je pense à lui, et qui font revivre le mieux son souvenir dans ma mémoire.

Il jeta autour de lui un regard mélancolique, arrêta sur moi ses yeux bleus avec une sorte d'inquiétude, et rassuré peut-être par une de ces impressions fugitives que ceux-là même qui les ressentent ne sauraient analyser :

— Si vous pouviez savoir, continuait-il à peu près, tout ce qui se cache de noblesse, d'esprit et de vraie poésie, sous les dehors un peu barbares de cette

vie primitive, la destruction prochaine de ce petit village vous ferait autant de peine qu'à moi. Nous avons là, sous les yeux, les descendants du peuple le plus imaginatif qui fut au monde : leurs costumes, leur langue, leurs mœurs, rien n'a changé depuis le temps des Khalifes, et croyez-moi, l'intelligence non plus ne s'est pas évanouie comme un oued bu par les sables. Sans doute cette intelligence ne ressemble guère à la nôtre ; je ne me dissimule pas ses défauts, sa faiblesse logique, son caractère tout intuitif, l'impuissance de tout ce monde à se diriger dans ses pensées comme à se régler dans sa conduite, la même inaptitude en somme à la spéculation abstraite et au gouvernement

politique. Vainement vous chercheriez dans cette petite oasis une élite intellectuelle, mais si vous restiez quelques mois, vous auriez vite fait de découvrir chez tous ces gens incultes une imagination, une sensibilité inconnues à nos paysans d'Europe. Songez qu'ils sont nourris depuis des siècles, et d'une façon familière, de la plus belle poésie qu'à mon goût il y ait au monde, la poésie du Coran ; ils lui doivent une fantaisie, une grâce, une sagesse ironique, qui ne se rencontrent chez nous que dans les plus rares esprits, et dont ils me donnent à tout moment des témoignages sensibles. J'ai là, dans ma maison, un nomade, un illettré, un simple chame-lier. C'est pour moi un plaisir de lancer

sur quelque objet précis son imagination ardente, et toujours je demeure émerveillé par l'imprévu de ses trouvailles. Si nos Arabes sont demeurés si arriérés dans un temps où l'on assiste partout à une Renaissance de l'Islam, n'y a-t-il pas de notre faute? N'est-il pas triste de penser que ce pays, qui grâce à nous devrait être la province musulmane la plus éclairée du monde, en est au contraire la plus barbare? En Égypte, en Tunisie, dans l'Inde, on voit les Musulmans fonder des journaux, créer des écoles, tenir des congrès, former des associations d'assistance, et témoigner partout d'une intéressante activité d'esprit. Ici, rien de pareil : pas une manifestation spontanée vers la

civilisation ! Qu'avons-nous fait pour réveiller chez nos Musulmans d'Algérie un génie étouffé par les invasions turques et le fanatisme des marabouts, pour secouer leur indolence, pour orienter leur pensée indécise et qui a besoin d'un appui ? Sommes-nous pour eux autre chose que des fonctionnaires qui perçoivent l'impôt, des gendarmes qui leur appliquent des règlements féroces, des instituteurs qui leur enseignent des choses dont ils n'ont que faire, des intrus qui empêchent leurs troupeaux d'aller jusqu'à la côte, et qui les gênent sur leurs parcours ? Pauvres Arabes, généreux, imprévoyants, poétiques ! dans un siècle comme le nôtre, ils sont nécessairement sacrifiés. Et pourtant, qu'il

serait aisé d'utiliser leurs dons merveilleux ! Comme nous y trouverions notre compte, comme nous en serions récompensés ! C'est absurde et criminel de les réduire à la triste condition des Fellahs, des Hindous, de toutes ces races dont les Anglais ont fait des coolies à six pence par jour ! Seulement voilà ! il faudrait de la patience, de l'intelligence et de l'amour...

Après un moment de silence, pendant lequel nous écoutâmes le bruit lointain d'une fête, mon hôte se leva, et penché sur la balustrade d'où le regard plongeait dans la cuisine, il donna un ordre en arabe. Presque aussitôt une des fées brillantes, que je n'avais encore qu'entrevues, apparut sur la terrasse. Une soie vio-

lette à grands ramages, suspendue à ses épaules par des agrafes d'argent, retombait en longs plis, qui auraient semblé un peu raides sans la mousseline à points d'or qui flottait sur sa toilette avec une grâce aérienne ; un haut diadème d'or était posé sur son front tatoué d'une étoile bleue ; ses paupières et ses longs cils cachaient tout à fait des yeux qu'on devinait admirables.

Elle remit entre les mains du Khalife une tasse d'alfa remplie d'eau fraîche et voulut fuir aussitôt, mais il la retint par son voile, lui adressa quelques mots, où il lui reprochait sans doute de se montrer peu aimable, car elle revint sur ses pas, et les yeux toujours baissés, avec une confusion charmante, me ten-

dit sa petite main aux ongles teints de henné. Cette politesse accomplie, elle disparut en silence, gravement, mystérieusement, comme elle était arrivée.

Je demandai son nom : elle s'appelait Zohira.

Ce nom fut celui d'une femme célèbre dans les temps légendaires pour avoir rendu un ange amoureux. On raconte qu'elle le grisa avec du vin de palme et lui arracha, pendant l'ivresse, le mot magique qui permet de s'élever dans le ciel. On dit encore que l'ange amoureux fut suspendu par les paupières dans un puits des environs de Babel, et que Zohira pétrifiée dans sa course à travers l'espace devint l'étoile qui porte son nom.

— Mes amis me raillent beaucoup d'aimer cette petite barbare, ajouta mon compagnon. Et en effet, c'est déjà si mystérieux d'aimer une fille de sa race, de son sang, de son pays...

C'était presque une confidence. Il ne la poussa pas plus loin, et revenant à ses pensées :

— Il m'arrive de faire un rêve, reprit-il d'une voix paisible qui faisait un curieux contraste avec l'ardeur de ses yeux. On m'a surnommé le Khalife, et c'est vrai : je voudrais jouer ici le rôle de quelque Khalife de Bagdad ou de Cordoue. Puisque fatalement ce village doit se transformer un jour, je voudrais employer les gens de Ben Nezouh à la construction d'une ville moderne et

orientale à la fois, où ils apporteraient les ressources de leurs métiers et leur expérience du climat, et où nous mettrions, nous autres gens d'Europe, notre science et nos procédés au service de leur fantaisie. Depuis un siècle que nous nous installons dans toutes les contrées du monde, nous détruisons partout la beauté, et nous ne la remplaçons nulle part ; un voyage à travers la planète nous laisse encore le regret des choses que l'on sait disparues, ou que l'on voit disparaître : dans cent ans, il ne nous donnera plus que l'impression du plus morne ennui ! Est-ce donc une folie de vouloir édifier, sur les domaines où nous établissons notre pouvoir, autre chose que des docks, des comptoirs, des

palace-hôtels internationaux, tout un lamentable provisoire? Imaginez ce que serait, au-dessus de ces verdure et dans cet horizon de sable, une ville de faïence et de marbre, de coupoles et de jets d'eau...

Et avec une précision admirable, une ingéniosité surprenante de détails, il me fit, en me désignant du doigt les différents points de l'oasis, le plan de sa ville imaginaire. Puis, se reprenant soudain :

— Des rêves, dit-il, des rêves! Que peut un pauvre médecin militaire sans argent, sinon se contenter du mirage qui me présente parfois réalisée, et d'une manière incomparable, cette Ben Nezouh qui n'existera jamais.

Puissance de la foi et de la poésie ! Le Khalife m'emportait avec lui dans les cieux de sa chimère. Les heures s'enfuyaient rapides, en écoutant sa rêverie. Je voyais ses pensées se mouvoir et s'enchaîner du même rythme flexible que les ondulations tracées par le vent sur le sable. Le soir était venu ; les rayons d'un soleil oblique frappaient les dunes qu'ils illuminaient d'une lueur phosphorescente ; dans les jardins, la brise commençait de faire frémir les palmiers, dont les feuilles se froissaient avec un cliquetis métallique ; une à une, sur les terrasses, des formes blanches apparaissaient, surgies mystérieusement des maisons pour respirer l'air du soir. Et l'on eût dit que ces ombres silencieuses, c'était l'âme mu-

sulmane elle-même, réveillée de son long sommeil à l'appel ardent de cet homme qui la ressuscitait par l'amour.

Cette causerie sur la terrasse, ce fut la dernière impression que j'emportai de l'oasis, et ce fut aussi la plus puissante, car il n'y a rien au monde pour émouvoir plus fortement un homme que le rêve ou la pensée d'un autre homme. A côté de cela rien ne vaut, pas même le plus beau paysage, la minute la plus passionnée.

Le lendemain, sur la même patache qui m'avait amené, dans le même nuage de poussière et de sable, traîné par les mêmes haridelles, je quittais Ben Nezouh.

Le Khalife était venu me souhaiter

bon voyage. Près de lui, se tenait le chamelier dont il m'avait parlé, un vigoureux Nomade, coiffé du haut guennour, dont la corde grossière disparaissait élégamment sous un foulard de soie jaune.

— Mohammed ben Ali, dit le Docteur en me le présentant, le meilleur conteur du Sud !

Celui-ci me fit en arabe un compliment qui signifiait, paraît-il, que ma présence en ces lieux en augmentait la lumière.

— Qu'Allah protège les poètes ! lui répliquai-je en riant.

A ce moment, un des cortèges que l'on voyait depuis cinq jours circuler dans le village déboucha sur la place

pour regarder partir la diligence. Le bendir et la rhaïta menaient toujours leur musique infernale ; les enfants et les femmes poussaient leurs vous-vous suraigus ; des coups de feu déchiraient l'air. Je serrai la main du Khalife, Mohammed ben Ali porta la mienne à ses lèvres, je montai dans la patache, le conducteur fit claquer son fouet, et les chevaux se mirent en marche dans ce brillant tapage.

Je partis avec le regret de laisser derrière moi une vision lumineuse que je ne reverrais sans doute plus, — satisfait cependant de reprendre ma route, de remonter vers le Nord. Mais à mesure que la musique, qui m'avait si fort énervé tous ces jours, décroissait der-

rière moi, je songeais non sans mélancolie que cette vie primitive, si ancienne et si charmante, si lointaine et si proche de nous, n'avait plus longtemps à vivre, que la rhaïta et le bendir ne feraient plus longtemps résonner cet air sec et vibrant, que bientôt toute cette soie, toutes ces mousselines, toute cette pudeur et cette volupté ne seraient plus qu'un souvenir dans la mémoire de quelques rares voyageurs, et que la Fête Arabe serait bientôt finie... A moins, à moins, me disais-je, que le Khalife ne réalise son rêve, ne remonte le cours des âges, ne force la destinée, et n'accomplisse le sublime miracle de réconcilier ici, dans une œuvre magnifique, notre civilisation et l'Islam !

Derrière nous, l'oasis s'enveloppait de poussière et de lumière orangée. Plus de musique. Seul, maintenant, le trot dur des chevaux sur la route, pavée pour défendre la chaussée contre l'envahissement des sables. Au détour de la colline, les derniers palmiers disparurent et j'en eus le cœur serré. Adieu, adieu, Ben Nezouh ! charmante minute de ma vie, goutte de rosée dans la main, souvenir déjà enchanté ! Combien j'ai été sage de laisser un beau jour tout souci derrière moi et de m'évader jusqu'à toi ! Je me suis amassé un trésor de poésie dans une minute rapide, je n'aurai qu'à fermer les yeux pour réveiller dans mon esprit les songes que fait naître l'Orient. Tu m'avais réservé

des surprises étonnantes, la fraîcheur de tes jardins, l'eau vive de tes eaux, le mirage de tes sables, le retentissement un peu sauvage de ta fête, mais plus beau que tout cela, le rêve que fait pour toi, dans ta solitude embaumée, un homme de ma race. Ah ! qu'Allah vous protège, Khalife inattendu, vivante poésie d'un cœur conquis par l'Islam, prophète du désert, générosité française !

CHAPITRE III

Du temps passa. L'image de la charmante oasis n'était pas sortie de mon esprit, ni le souvenir du Khalife. Bien souvent je pensais à lui et à l'étrange destinée de cet Européen vivant dans sa maison de boue, entre un chamelier qui lui racontait des histoires, et la bizarre petite fée, qui était apparue un moment à mes yeux pour retourner dans

l'ombre de la cuisine enchantée. Je lui écrivais de fois à autre ; je lui demandais des nouvelles de Mohammed ben Ali, de la charmante Zohira, de l'homme à la gazelle, du brodeur au geai bleu, et si les deux fleurs du lettré étaient toujours dans leur vase. Il me répondait par des billets d'une grâce orientale, qui me rejetaient pour tout un jour au milieu des jardins, dans le silence du village ou dans le vacarme de sa fête.

Depuis déjà plus d'un an j'étais sans nouvelles du Khalife, et peu à peu dans ma mémoire il s'en allait rejoindre les personnages fabuleux des contes orientaux, lorsque j'en reçus une lettre qui

lui redonna tout à coup une physionomie plus réelle.

La construction du chemin de fer, qui devait relier l'oasis à la ligne des Hauts-Plateaux, venait d'être enfin décidée. Une Société se constituait pour créer sur la colline, au-dessus du village arabe, une sorte de station des sables, où l'on trouverait un air plus limpide qu'au Caire ou à Héliouane, souvent encombrées par les brumes d'un pays bas et marécageux. Ben Nezouh était devenue une commune de plein exercice, c'est-à-dire que la ville s'administrait elle-même, tandis que les territoires d'alentour restaient soumis à l'autorité militaire. Quant au Khalife, sa vie était toute changée, et voici ce qu'il m'écri-

vait, du même accent passionné qu'il avait naguère sur sa terrasse :

« Au moment même où survenaient ces bouleversements dans l'oasis, j'apprenais par l'*Officiel* qu'on me donnait mon troisième galon, et que j'étais nommé à Dunkerque. L'idée ne me vint pas tout d'abord, je l'avoue, de refuser le poste qu'on m'offrait, et malgré ma tristesse d'abandonner des lieux où j'aurais pu réaliser peut-être les rêves que j'avais faits tant de fois, je me résignai au départ. Pendant les jours qui me restaient encore à passer à Ben Nezouh, je parcourus l'oasis et ses approches comme un homme qui leur dit adieu ; j'enfonçais mes mains dans le sable pour en retenir la double im-

pression de brûlure et de fraîcheur, j'emplissais mes yeux de la lumière des dunes, je me redisais les strophes ardentes de l'émir Abd el Kader :

O toi qui vantes celui que passionne le séjour des villes, toi qui blâmes la vie du Nomade et du Désert, ne reproche pas aux tentes d'être légères, ne loue pas les maisons de terre et de boue.

Si tu t'étais trouvé, un matin, dans le Sahara, sur une colline dominant un tapis de sable, dont les grains sont comme des perles, ou si tu t'étais promené dans un parterre aux couleurs charmantes et aux parfums capiteux, tu aurais respiré une brise embaumée qui fortifierait ton âme.

Si au matin d'abondantes averses,

monté sur une éminence, tu avais parcouru la plaine des yeux, tu aurais vu de tous côtés des troupeaux de bêtes sauvages, paraissant et disparaissant comme des mirages, et paissant les plus parfumées des plantes.

Aimable repos! Il ne reste après lui aucun chagrin dans un cœur qui souffre, aucune peine pour celui qu'a envahi la tristesse...

« Mes malles étaient faites, ma place retenue sur la diligence ; j'avais jeté un dernier regard sur l'oued verdoyant et sur l'horizon du désert ; et puis, à la dernière minute, j'eus le sentiment si vif du rêve que je laissais derrière moi, de la magnifique entreprise que j'allais

abandonner, du morne ennui qui pèse sur une garnison de province, que j'entendis, sans broncher, les grelots de la diligence. Elle s'arrêta devant ma porte : je fis dire que je ne partirais pas. Lorsque, du haut de ma terrasse, je l'eus vue enfin disparaître en cahotant dans la dune, je me sentis le cœur plus léger que ces poussières de pollen qui flottent au printemps sur nos jardins. Mon esprit était alerte comme si j'avais été sous l'impression du haschisch ; des figures d'amis oubliés traversaient avec rapidité ma mémoire. Leurs vies me paraissaient misérables et comme déroulées dans une cave. Moi seul j'étais libre, moi seul je savais le prix de l'air, de l'eau, de l'ombre et de l'étendue. Zohira

me regardait, sans rien dire, avec des yeux où l'orgueil avait déjà séché les larmes. Pouvait-elle comprendre ce que je lui avais sacrifié? C'était la vie d'Europe que je venais d'abandonner pour toujours.

« J'envoyai ma démission. Comme un geste suffit à lier pour jamais notre vie! Peut-être eût-il été plus sage de m'embarquer dans la patache : j'aurais emporté de Ben Nezouh un souvenir enchanté qui aurait moins tenu de la réalité que du rêve; l'oasis serait demeurée pour moi un de ces lieux où l'imagination se repose, un de ces jardins dont le Prophète fait inlassablement la louange. Allah en a voulu autrement.

« Et maintenant, mon ami, me voilà

maire du pays, à la tête d'une société pour transformer Ben Nezouh. L'oasis a déjà changé en quelques mois, plus qu'elle n'avait fait en mille ans, depuis le temps lointain où les premiers Nomades quittèrent la tente pour la maison de boue. On bâtit une gare, des villas, un grand hôtel; une usine électrique nous portera bientôt la lumière, et les vieilles lampes mauresques, avec leurs fuseaux de cuivre, semblent avoir été inventées tout exprès pour recevoir cette clarté magique qu'on appelle ici l'âme des Djinns. J'ai converti sans trop de peine les actionnaires à mes idées; je m'emploie de tout mon pouvoir à ce qu'on ne fasse rien qui nuise à la beauté des vergers, ou qui ne soit en harmonie

avec la nature et le ciel. Je passe ma vie au milieu des architectes tunisiens et des artisans indigènes ; je les vois distribuer partout l'air et la lumière dans les maisons, avec cette même habileté qu'ils déploient à dispenser l'eau dans les rigoles des jardins, et par un prodige dont cette race a gardé le secret, ménager avec un art infini une lumière qu'ils ont en excès, et faire circuler à profusion l'air dont ce climat est avare. C'est votre ami le brodeur au geai bleu qui décore nos murailles de cette belle écriture arabe, plus capricieuse encore que la persane ; le lettré aux deux fleurs lui fournit des inscriptions coraniques ; nous recevons d'Alger des faïences peintes à main levée par

des ouvriers kabyles, et un Arabe de Kairouan fabrique pour nos fenêtres ces stucs enchâssés de verres multicolores, qui font de si douces lumières dans les palais tunisiens.

« Ce n'est pas, vous le pensez bien, pour le stérile plaisir de m'agiter dans ce désert, d'être le maire d'une bourgade africaine, d'attirer ici quelques riches étrangers, que je me lance éperdument dans toutes ces entreprises. Si ce petit coin du monde avait pu demeurer éternellement tel que vous l'avez encore vu, je n'aurais pas eu la folie de vouloir y rien changer, fût-ce sur le plan du plus beau rêve. Mais c'est peut-être une lâcheté, un défaut de force vitale, de vouloir que les choses restent tou-

jours immobiles. Acceptons avec allégresse le changement et la vie : c'est moins là une idée de mon esprit que le mouvement de tout mon être. Quand je vous disais tout à l'heure que je regrettais le passé, je me trompais moi-même. Non, non, je ne regrette rien. La tâche est magnifique : il s'agit de prouver ici, par une réussite éclatante, qu'une civilisation primitive n'est pas nécessairement condamnée au contact de la nôtre, et que la France peut réveiller dans son Empire d'Afrique un génie qui s'est endormi. »

Pendant quelques années je suivis, à travers les billets du Khalife, le progrès de la ville orientale et moderne, qui s'élevait là-bas, au désert. Qui n'a vu, sur quelque photographie, dans un journal illustré, ces minarets, ces coupoles, ces blanches terrasses qui s'emmêlent dans le plus gracieux caprice, ces ruelles tortueuses pour éviter la poussière et le vent, ces passages couverts pour servir de refuge aux heures brûlantes du jour, ces jets d'eau dans les cours, ces faïences et ces mosaïques, ces stucs aux verres étincelants, l'hôtel, le casino, les bains,

les villas d'un blanc laiteux au-dessus de la palmeraie, et surtout ce magnifique jardin de rêve et de silence, formé au bord de l'Oued de dix à douze petits vergers dont on avait abattu les murailles, et dans lequel la sagesse la plus septentrionale devait, j'en avais fait l'expérience, se dissoudre en rêveries folles, se déchirer, s'anéantir en parfums? Qui n'a lu sur quelque affiche une invitation à partir vers ce clair séjour des sables? Qui n'a été tenté, par une journée grise d'hiver, de fuir des soucis fastidieux, pour aller oublier là-bas et apprendre à goûter le prix du repos, d'un peu d'ombre et d'un verre d'eau? Un bateau conviait au départ; une jeune Arabe, à la proue, tendait

comme une voile ses frêles mousselines qui se gonflaient sous le vent. La suivre, s'en aller, trouver à quelques heures de chez nous un pays sans fumées ni brumes, où le vent froid s'arrête, et notre inquiétude aussi. La vie est si rapide. Les beaux jours sont comptés... On se dit tout cela, quelquefois, dans une rue maussade, mais est-on vraiment sincère? Ces brumes, on les aime; ces soucis, on y tient, et l'on reste, comme la chèvre capricieuse et docile, à brouter autour du piquet où le sort vous a lié.

C'est ce qui m'arriva. Cependant, chaque hiver, je continuais de recevoir de mon ami d'Afrique quelque invitation pressante. « Venez constater de vos

yeux, m'écrivait-il avec sa passion toujours vive, que les rêves que je formais devant vous, il y a déjà bien longtemps, n'étaient pas de pures chimères. Sans doute, vous ne retrouverez plus la belle solitude d'autrefois, et bien souvent je me redis les vers du poète persan : « Si
« tu as découvert quelque part, dans le
« monde, un séjour ignoré des hommes
« et favorisé de la nature, ne confie ton
« secret à personne : lorsque tu y re-
« tournerais, tu ne le reconnaîtrais
« plus... » Mais y a-t-il un lieu sur terre qu'on puisse encore cacher aux hommes? Ben Nezouh est devenu un endroit à la mode : artistes, sportsmen, chasseurs de gazelle et de mouflon, snobs, mondains fatigués, tout ce peuple errant,

cosmopolite, qui promène inlassablement sa curiosité ou son ennui, débarque ici chaque jour plus nombreux. Pour amuser tous ces passants, nous organisons des fêtes, des représentations en plein air, des courses de méhara et de chevaux, des excursions en caravanes. C'est le côté pittoresque, un peu banal de l'affaire, pas tout à fait inutile pourtant, si ces gens reviennent chez eux avec l'idée d'une élégance autrement noble que la nôtre, le sentiment d'une vie qui s'en va naturellement rejoindre cette vie gréco-romaine que nous admirons dans les livres, la vision d'un horizon plus vaste que celui où nous nous mouvons d'habitude, et des pensées un peu saines sur une civilisation,

dont on a communément les notions les plus absurdes. Mais plus intéressant mille fois, c'est de voir se développer sous mes yeux une prospérité inconnue. Quelques colons venus de France se sont installés ici, et ils réussissent fort bien dans l'élevage du mouton et le commerce des dattes; les Nomades nous arrivent de tous les points du désert, de Ouargla, du Mzab, de Touggourt, d'El Goléah même. A certaines saisons, les jardins sont tout enveloppés par leurs tentes et nous semblons comme assiégés. Ksouriens, Juifs, Mzabites, tous les habitants trouvent leur compte à la transformation de notre petite oasis. Peu à peu, lentement — cela ne se fait pas en un jour — je vois se for-

mer autour de moi cette petite élite indigène, sans laquelle nous ne pourrions jamais agir sur la masse musulmane, et qui manque à notre Algérie plus encore que des colons. Venez, venez à Ben Nezouh : vous verrez que le pessimisme n'est pas de mise ici. Chaque fois que dans les jardins j'entends chanter le bou-béehir, je pense à vous. Ne faites pas mentir le proverbe qui assure que son chant présage la venue d'un ami. »

Deux ou trois fois encore le Khalife me donna de ses nouvelles, mais seulement par de courts billets où perçait je ne sais quelle inquiétude. Puis il cessa de répondre à mes lettres. A mon tour je cessai de lui écrire, mais je res-

tais toujours curieux de savoir quels résultats avait donnés sa tentative d'associer, dans une oasis du sud, notre civilisation et l'Islam. Qu'était-il advenu de mon ami, de ses rêves, de son pays étrange? La fortune avait-elle continué de lui sourire, ou bien les inquiétudes, que j'avais cru sentir dans ses dernières lettres, expliquaient-elles son silence? Je me le demandais quelquefois. Enfin, un jour, je ne résistai pas au désir de revoir l'étonnant petit village qui demeurait dans ma mémoire comme un brillant souvenir de jeunesse, et de reprendre avec le Khalife la causerie interrompue.

CHAPITRE IV

Je ne m'embarquai pas, à Alger, sur la place du Gouvernement, devant la mer étincelante, dans une patache archaïque, déjà remplie d'indigènes. Je pris plus prosaïquement un de ces petits chemins de fer algériens bien connus pour leur lenteur, mais les souvenirs de mon premier voyage restaient si présents à mon esprit, que le train me parut courir avec une rapidité folle dans

les gorges des montagnes et sur les Hauts-Plateaux que j'avais traversés jadis au trot menu de six pauvres haridelles.

Le ciel était bas et presque froid. Des nuages venus du Nord se précipitaient vers les fournaises du Sud, qu'avait déjà touchées le premier frisson de l'hiver. De loin en loin, une petite gare lamentablement triste avec son jardinet flétri, la tunique noire du chef de station, les pantalons et les tricots des hommes d'équipe indigènes, et les ballots d'alfa empilés au bord de la voie. Dans ces vastes espaces, où j'avais rencontré naguère une caravane en marche, un louar, de pauvres tentes autour desquelles pâturaient des chevaux et des

chèvres, je ne voyais plus maintenant que de tristes villages couverts avec des tuiles rouges, et à côté de ces agglomérations, dont la seule vue serrait le cœur, de misérables gourbis, où de petits Arabes presque nus rappelaient par leur maigreur les horribles spectacles de la famine dans les Indes. Cette misère ainsi fixée n'avait rien de la pauvreté pastorale, quasi biblique, que j'avais vue autrefois. Sous la tente, dans le douar, dans la caravane en marche, on sent toujours cette allégresse qu'ont les êtres parfaitement libres et maîtres de leurs mouvements. Plus qu'aux autres hommes, la nature semble appartenir aux nomades. De là sans doute le regret nostalgique qu'ils

éveillent dans le cœur de celui qui les voit passer... Qu'était donc devenue cette population errante? S'était-elle arrêtée dans ces affreux gourbis, ou avait-elle porté ses campements ailleurs, loin de nos routes et de nos yeux?

Penché à la portière, je guettais le moment où j'allais enfin découvrir l'immense horizon des dunes et les verdure de l'oasis, telles qu'elles m'étaient apparues, un matin, avec leurs reflets bleu de paon sur des terrains couleur d'aurore. Mais la voie ferrée ne suit pas le chemin abrupt et pittoresque que prenait la diligence. Au lieu de gravir la falaise qui borne la plaine saharienne, elle emprunte le lit desséché d'un oued, et je me trouvai tout à coup au but de

mon voyage, sans avoir rien aperçu du magnifique spectacle qui, sous la bâche de l'antique véhicule, m'avait fait oublier, en un moment, la fatigue de cinq jours de route.

Jamais je n'oublierai mon étonnement, ma stupeur, le désespoir qui me prit, lorsque, étant sorti de la gare, je me trouvai seul, au milieu de terrains vagues où grouillaient des cochons noirs, et d'où m'arrivait par bouffées une ignoble odeur de bêtes, de détritrus et de fanges remuées. Cinq ou six Arabes en gilets et en tricots, avec des pantalons à carreaux, des plaques de cuivre sur le bras, s'étaient jetés sur mon bagage comme s'ils m'avaient dévalisé, et avant même que je fusse revenu de ma sur-

prise, ils s'étaient lancés au galop dans une sorte de large avenue bordée de maigres peupliers et de trottoirs en macadam.

Un siroco brûlant faisait tourbillonner sur la chaussée des colonnes de poussière ; deux ou trois terrassiers, coiffés du béret espagnol ou du feutre italien, s'en allaient devant moi, avec leurs pelles sur l'épaule. Mes porteurs avaient disparu.

Où étais-je ? Ce faubourg d'Europe qui s'étendait dans la plaine, au bout de cette piste désespérante de monotonie et de lumière, était-ce donc la Ben Nezouh que j'étais venu chercher ? Sur la colline, à mi-côte, j'apercevais l'ancien village arabe, couleur de cendre

et de noisette, si pareil, si mêlé au sol que l'œil l'en distinguait à peine ; mais comme il paraissait petit, minuscule, réduit à rien, au-dessus de tous ces toits rouges ! Plus haut, de blanches constructions pittoresquement groupées : la ville du Khalife, sans doute ? mais pourquoi ces lézardes, ces larges pans de ciel à travers les murailles, comme si tout se trouvait, là-bas, dans le plus complet état de délabrement et d'abandon ?

Dans le faubourg où conduisait cette étrange avenue, entre des maisons sans étages, uniformément bâties de briques, flottait, comme un brouillard, une écœurante odeur d'anisette exaspérée par la chaleur. D'une maison à l'autre, des

femmes bavardaient dans un patois sonore, et leurs bambins aux tignasses crépues se traînaient au bord des trottoirs ; des rideaux de corde tressée défendaient les logis contre la poussière et les mouches ; suspendues à la porte, des bouteilles enveloppées d'un lambeau de laine humide fraîchissaient au courant d'air. J'entrevois, dans les cours, ces haillons si pittoresques aux fenêtres d'Espagne et d'Italie ; sur les boutiques, je lisais des noms venus en droite ligne d'Alicante ou de Palerme. Dans cette banlieue saharienne, j'aurais pu me croire transporté au fond des Pouilles ou de l'Andalousie.

Sur la place où flamboyait un étonnant Hôtel de Ville, qui tenait du chalet

suisse, de l'Alhambra, des communs de grands hôtels et des villas d'Asnières, j'aperçus enfin mes porteurs assis sur mon bagage, devant un charmant édifice dont les murs dégradés et les fenêtres en ogive, flanquées de contrevents verts, avivaient jusqu'à la nausée l'impression de surprise et de dégoût qu'on recevait ici de partout. Des colonnades brisées laissaient pendre des terrasses comme des plafonds qui s'écroulent ; des tuiles plates couvraient maintenant ce qui avait été des coupes ; des stucs gardaient encore dans leur fine dentelle des vitraux à demi brisés, et le minaret, où l'on avait enfoncé une abominable horloge, était souillé du haut en bas par la fiente des

pigeons. Pour mettre le comble à ma stupeur, je vis venir à moi, sous la voûte, Benvenuto Mammo ! Je le reconnus tout de suite à ses yeux toujours larmoyants, et à son doigt coupé. Lui aussi me reconnut, et après avoir manifesté bruyamment son plaisir de me revoir, il m'annonçait avec orgueil que Ben Nezouh avait beaucoup changé, que c'était maintenant une ville française, et que j'allais trouver chez lui tout le confort désirable. En même temps il me poussait vers un escalier malpropre, pour me conduire dans une chambre, lamentable elle aussi, avec ses dalles en morceaux, sa toilette sans marbre, et son lit de cuivre terni sur lequel étaient jetés un infect matelas, une couverture de

cheval et une courtepointe en satin.

Au milieu de ces choses sordides Benvenuto Mammo, un affreux sourire sur les lèvres, attendait, je suppose, que je lui fisse un compliment. Je n'eus pas le courage de lui adresser des reproches, et je m'informai de l'endroit où habitait le docteur.

— Le docteur Mafioli? me demanda-t-il d'un ton affable.

— Non, lui répondis-je, le Maire.

— Antonio Gonzalvez?

— Antonio Gonzalvez? répliquai-je de plus en plus ébahi.

Et cette comédie aurait pu durer longtemps, si croyant deviner à je ne sais quoi d'ironique qui perçait sous son air servile, que le drôle se moquait de

moi, je ne l'avais prié poliment de ne pas faire plus longtemps la bête.

— Ah ! le docteur français, notre ancien maire ? s'écria-t-il comme s'il fût sorti d'un rêve ou qu'il eût rappelé du fond de sa mémoire quelque souvenir oublié. Voilà déjà cinq ou six ans qu'il n'est plus à Ben Nezouh !

Après ce que je venais de voir, cette nouvelle ne m'étonna pas. Elle ne faisait qu'ajouter une contrariété de plus à mon désenchantement. Je tenais pourtant à savoir comment le Docteur était parti, et tout en descendant à la salle à manger, je questionnai le Maltais.

— Les bicots ont voulu l'assassiner, me dit-il évasivement. Alors, ma foi, il a eu peur et il a quitté le pays...

Et comme je demandais encore où il était allé, Mammo se contenta d'ouvrir les bras en écarquillant ses yeux rouges.

Pendant ce temps, j'apercevais derrière lui un pauvre diable rachitique, vêtu, comme les autres Arabes que j'avais rencontrés jusqu'à présent, d'un tricot, d'une chéchia et d'un pantalon déchiré qui montrait ses jambes étiques. Il se livrait derrière Mammo à une mimique désordonnée et semblait me faire des signes. Mais son patron, qui sans doute avait surpris sa pantomime dans la glace fendue accrochée à la muraille, lui allongea, sans plus d'explication, un formidable coup de pied, et le malheureux disparut, s'évanouit plutôt comme

un songe, laissant pour toute preuve de sa réalité une bottine à élastiques qui lui avait échappé dans sa fuite.

Je demeurai seul en tête à tête avec cette misérable épave et les charcuteries amollies par la chaleur que m'avait servies l'hôtelier. Comme tout le reste de la maison, la salle où j'étais attablé offrait l'image de cette destruction qui, s'étendant aux moindres choses, semblait plus saisissante encore dans le détail que dans l'ensemble. Les arabesques des murailles disparaissaient sous les piqûres de mouches, les banderoles de papier gluant, les réclames pour des vermouths de Turin ou des anisettes de Barcelone, l'affiche jaune et rouge d'une corrida dans la banlieue d'Oran ;

et sur tant de laideurs, la grande lumière crue qui jaillissait à flots des fenêtres sans rideaux, et la poussière crissante dont les meubles étaient couverts, jetaient la tristesse spéciale à ces grands jours d'Orient meurtriers — cette tristesse plus désespérée et plus irrémédiable que les brumes du Nord et leurs boues.

Soudain, des cris aigus me firent tressauter sur ma chaise, comme si le taureau de l'affiche venait de s'échapper du toril : c'était la signora Mammo qui me souhaitait la bienvenue. De nombreuses maternités l'avaient tout à fait déformée ; ses beaux traits de Madone disparaissaient sous la graisse, et son corps n'était plus qu'une masse crou-

lante, dans la triste robe noire qu'ont les femmes de son pays.

Elle m'apportait des fruits, quelques pommes et des poires, dans un plat naturellement ébréché.

— Oh ! oh ! lui dis-je d'un ton émerveillé pour lui être agréable, des pommes et des poires ! On voit bien, Signora Mammo, que vous avez aujourd'hui le chemin de fer à Ben Nezouh !

— Mais tout cela pousse ici, monsieur ! s'écrièrent d'une même voix les deux époux offensés.

Et la signora d'ajouter :

— Vous n'avez pas vu nos jardins. Vous ne les reconnaîtrez plus !

Je frémis du présage. Ces malheureux fruits desséchés ne me promettaient rien

de bon. Je demandai des dattes. J'aurais demandé du caviar, des ailerons de requin ou des nids d'hirondelles, que le couple maltais n'eût pas montré plus de surprise. D'un ton qui n'avait rien d'aimable, mon hôtesse me dit qu'elle « ne tenait pas ça chez elle », et sans se mettre davantage en frais, elle pivota sur ses talons et quitta la salle à manger.

Je ne m'y attardai pas, moi non plus. Le pressentiment d'un malheur m'entraînait vers ces maisons blanches qui m'avaient étonné de loin par leur air de délabrement, et vers le vieux petit village dont le souvenir éblouissant m'avait ramené dans ces lieux.

Un village? ce n'était plus un village,

mais une butte informe, un amas de terre éboulée. J'y retrouvais encore le silence, mais c'était bien, cette fois, le silence de la mort ! Pas une âme qui vive au milieu de ces décombres devenus le domaine du scorpion et du lézard. Dans les ruelles, sous les passages, plus de burnous étendus. Les mouches elles-mêmes avaient déserté ces parages que n'habitaient plus les hommes. Qu'étaient devenus les anciens hôtes de ces maisons détruites, ces artisans si appliqués à leurs petits travaux dans la pénombre des échoppes, les marchands dans leurs boutiques, le maître d'école à lunettes, les caravaniers et leurs bêtes, le fondouk plein de poussière, de rêve et de voyage, les sor-

cières dévoilées, les Juives au teint pâle, les femmes en habits de fête, et l'homme qui moulait sa petite brique de boue pour perpétuer la vie de ce village? Où était partie la gazelle? où s'était envolé le geai bleu? et les enfants, ces petits garçons si vifs, d'une grâce unique au monde, et leurs sœurs si charmantes, si ingénues et si coquettes, et les Naïliat (1) aux colliers d'or? Je crus reconnaître leur rue, mais elles aussi avaient fui avec leur élégance barbare, et dans les cases où elles faisaient leur toilette, de petits ânes, dont c'était l'écurie, me regardaient avec leurs beaux yeux doux.

(1) Femmes de la tribu des Ouled-Naïl.

Au-dessus de moi, sur le double sommet de la colline, j'apercevais nettement la ville bâtie par le Khalife. Elle m'apparaissait à son tour aussi ruinée que le village. Ce n'étaient que lézardes, pans de murailles autrefois blanches, que l'eau souillait de raies jaunâtres, minarets décapités, coupoles à demi effondrées, où des débris de verre et de faïences jetaient des reflets étincelants. Je retrouvai la place où m'avait déposé autrefois la diligence et d'où j'étais parti dans le joyeux tapage de la fête et des cortèges. La rhaïta et le bendir planaient encore dans ma mémoire au-dessus de son silence, mais rien ne l'animait plus aujourd'hui que l'ombre mouvante des vautours qui tournoyaient

dans le ciel. Tout près delà, était la ruelle où habitait jadis le Khalife. Je retrouvai sa maison, je montai sur sa terrasse. La petite ouverture carrée où je m'étais penché, et qui donnait du jour à la cuisine, s'était prodigieusement élargie ; la mystérieuse chambre ne formait plus qu'une cave à ciel ouvert, d'où s'étaient envolées, avec les demi-ténèbres, les fées barbares qui la peuplaient autrefois. Je restai là devant ce trou, stupide, anéanti. Les souvenirs se pressaient dans ma mémoire. Je croyais voir étinceler le haut diadème d'or de la charmante enfant sauvage qui nous avait apporté de l'eau fraîche, et, comme disent les poètes arabes, resplendir dans la nuit son visage de lune. Les rêves du

Khalife me revenaient à l'esprit avec une précision angoissante, comme s'ils étaient demeurés sur cette terrasse à m'attendre, comme s'ils montaient indéfiniment de ce trou noir, où jadis les petits fourneaux de braise jetaient, sous les éventails, de légères étincelles, en laissant s'exhaler dans l'air une odeur de bois odorant...

Ah ! que n'aurais-je pas donné pour avoir en ce moment mon ami près de moi, et apprendre de lui ce qui s'était passé là ! Partout je distinguais la trace de son action bienfaisante, et du même coup la ruine de ce qu'il avait édifié. Comment expliquer ces ravages ? Comment une destruction si complète avait-elle pu s'accomplir dans un temps aussi

rapide, sans que personne parût s'en être étonné? Et maintenant ce qui m'étreignait le cœur, ce n'était plus la tristesse des ruines, c'était le sentiment d'une tragique aventure où, avec le bonheur d'un homme, deux races, deux civilisations paraissaient avoir sombré.

Quand détournant enfin les yeux de ces murs écroulés, je jetai un regard autour de moi, je vis cette chose plus surprenante, plus inattendue que tout : la nature même avait changé ! En vérité c'était toujours le même immense horizon, doux à l'œil, flexible et bondissant, dont l'âme restait toute saisie, ce bel enchevêtrement de dunes, cet inextricable écheveau, ces passages infini-

ment subtils d'une couleur dans une autre, et sur la droite, interrompant la ligne bleue de l'horizon, le même petit escarpement rocheux, où les sables en volutes semblaient des pétales de roses. Oui, c'était bien encore tout cela, mais le sentiment délicieux qu'on éprouvait autrefois à s'enivrer de cette lumière frémissante et de ces arabesques sans fin, pour se reposer ensuite sur les verdures de l'oasis, dans cette ombre placée là comme un oiseau sur le sable, ce repos, cette félicité, ce délice des yeux, rien de tout cela n'existait plus : l'oasis avait disparu ! Les palmiers n'agitaient plus au-dessus des jardins leurs belles aigrettes frémissantes, leurs palmes en faisceau de sabres. A leur place, une

végétation basse et grêle s'étendait le long du ruisseau, et les seuls arbres qui jaillissaient de ces verdure à ras du sol, c'étaient de minces peupliers qui paraissaient plus étiques dans ces vastes champs de lumière. J'eus envie de laisser tout là, de fuir cet affreux séjour, ces beaux lieux déshonorés, sans en rien voir davantage. Mais il y a dans la destruction et la laideur quelque chose qui attire comme dans la beauté. Je finissais par être pris au vertige de cette désolation. Pour m'en pénétrer mieux encore et la contempler à loisir, je montai jusqu'aux blancs décombres que j'apercevais là-haut. De près, je pouvais me rendre compte pourquoi ces gracieux édifices, livrés à l'abandon, avaient été

si rapidement dévastés. Comme toutes les maisons indigènes, ils étaient bâtis de briques faites en boue séchée. Pour les défendre contre les intempéries, ils n'avaient qu'un léger crépi de chaux ou de minces carreaux de faïence. Dès qu'on n'avait plus été là pour entretenir et renouveler ces revêtements fragiles, la pluie avait raviné les murailles, le soleil les avait fendues, et l'on voyait aussi qu'elles avaient servi de carrière aux gens d'en bas, et qu'ils en avaient arraché tout ce qui pouvait leur être utile. Les rares vestiges encore intacts ne faisaient qu'aviver le regret des choses abîmées ou disparues. J'essayai de reconstituer ce qu'avaient dû être ces villas, ces kiosques, ce casino, ce

hammam, toute cette ville hier encore animée, où je me promenais aujourd'hui comme un archéologue à Herculanium ou à Pompéi. J'errai indéfiniment au milieu de ces ruines quasi neuves, plus tristes mille fois que celles que les siècles ont faites, car ni le temps ni l'imagination n'apportaient là leur mélancolie apaisante. J'entrai dans une cour, j'escaladai une terrasse, je m'aventurai au faite d'un minaret : mon arrivée faisait s'envoler bruyamment des corbeaux et des chouettes, les derniers habitants de ces demeures charmantes.

Combien de temps suis-je resté là-haut à rassembler sur ces décombres les souvenirs de mon premier voyage? A la fin rassasié de solitude et d'abandon,

je descendis du côté des vergers, où la signora Mammo m'avait fait prévoir des merveilles. Sur le versant de la colline que je suivais pour m'y rendre, on avait planté des pins dont la verdure presque noire contrastait si violemment avec la lumière éclatante, qu'au lieu de réjouir les yeux, ce sombre feuillage attristait, prenait un aspect funèbre. A deux cents pas de là, commençaient des étendues maraîchères toutes pareilles à celles qu'on voit dans les banlieues de nos villes. Ah ! le triste spectacle, plus triste encore mille fois que celui du village ravagé ! L'oued, divinité de ces lieux, bénédiction de l'oasis, source jaillie du désert par miracle, la rivière des délices où j'avais

vu bondir le charmant cavalier, et les laveuses, jambes nues, rouler et dérouler du pied leur linge sur les pierres polies, l'oued n'avait plus ni lauriers, ni rochers. Sans doute tous ces lauriers-roses qui buvaient l'eau par leurs racines, avaient paru malfaisants aux nouveaux maîtres de Ben Nezouh. Ils les avaient arrachés, et l'on avait fait sauter les roches pour en utiliser la pierre. Dans son vaste lit défleuri, le ruisseau ne formait plus que de petites mares croupies, reliées par de minces filets d'eau où se vautraient des cochons noirs. De tristes peupliers d'Italie allongeaient tout le long des rives leurs ombres rectilignes et faisaient aux sources de l'oued un véritable

bois, où le zinc d'un kiosque à musique jetait des reflets aveuglants. Quelques lamentables palmiers, dont on avait coupé la tête et d'où pendaient des feuilles desséchées, semblaient n'avoir été conservés que pour rappeler dans ces parages une flore disparue, et là où jaillissait autrefois une forêt magnifique, ne poussaient aujourd'hui que des poiriers, des pruniers, des pommiers, tous nos arbres d'Europe, venus là par quel mystère, par quelle volonté tenace? On eût dit que ces jardiniers, que je voyais courbés sur leurs carrés de légumes, s'appliquaient à tout faire à contresens de ce que réclamaient ici la nature et le climat; on eût dit qu'ils avaient engagé dans ce désert un duel

avec les éléments, et que dans ce combat singulier les malheureux triomphaient ! Les fruits de ces vergers, je les avais goûtés chez Mammo : le soleil en avait pompé toute l'humidité et le suc. Et pourtant, à la réflexion, ils finissaient par émouvoir ! Ils représentaient tant de labeur et de soins, tant d'amour du sol natal ! Mais tout de suite l'admiration, ou plutôt la pitié qu'on éprouvait devant ces arbres, se transformait en fureur contre la volonté imbécile qui les maintenait là par miracle. Au ras du sol, les plantes maraîchères de nos vergers, les haricots, les salades, les petits pois étaient d'une belle venue, mais au lieu de l'ancien parfum de menthe et de verdure mouillée, s'exha-

lait de la terre une ignoble odeur de purin. Les mille petits canaux, où l'eau coulait sans mystère à travers ce grand potager, reflétaient d'une façon cruelle dans leur réseau éclatant l'implacable azur du ciel. Plus de fraîcheur, plus d'ombre ; aucun chant, aucun ramage. Les tourterelles ne faisaient plus entendre leurs roucoulements passionnés, qui, dans la poésie arabe, sont l'image même du désir ; les guêpiers à la gorge bleue et aux ailes bronzées ne s'abattaient plus par milliers dans les ramures, ni les aimables bou-béchirs qui annonçaient au Khalife ma venue. Au milieu de ces aridités, la pensée se desséchait, se durcissait comme les fruits eux-mêmes. L'esprit n'était plus entraîné,

sous une douce nuit verte, à des rêveries colorées de cette tristesse apaisante qui fait paraître l'existence peu de chose et la mort moins encore. A la place d'une mélancolie voluptueuse, je ne ressentais plus que ce que la vie porte en elle de sec, de dur et d'implacable.

Il pouvait être six heures du soir. Je me souvins alors de ce lointain vendredi où, à pareille heure à peu près, j'avais gagné un cimetière arabe dont j'apercevais la Kouba. Charmant vendredi d'autrefois ! Des femmes dans leurs voiles de fête, accroupies au milieu des tombes, bavardaient en prenant une légère collation ; leurs rires, leurs bracelets et le bruit de leurs voix jetaient dans ce champ du repos une

animation imprévue ; la vie et la mort voisinaient là dans une familiarité gracieuse, comme si rien ne pouvait être plus agréable aux défunts que d'écouter ces femmes et de participer aux potins du village... Tout cela, je me le rappelais avec autant de netteté que si de nombreuses années ne s'étaient pas écoulées. Mais la mémoire conserve ce que le temps détruit. La Kouba servait ce soir de refuge à de petits Siciens qui gardaient un troupeau de chèvres en jouant de l'accordéon ; les bêtes gambadaient au milieu des tertres et des pierres, où un ciseau primitif avait tracé quelque signe religieux et creusé de petits godets, dans lesquels s'amasse l'eau des pluies pour que l'oi-

seau vienne y boire. Ils étaient gracieux ces enfants, mais leur accordéon geignard déshonorait jusqu'au souvenir que j'avais gardé de ce lieu. Elles étaient charmantes ces chèvres, mais leurs sabots éparpillaient sans respect les pieux débris de poterie que les Mzabites ont coutume de placer sur les tombes, pour symboliser que la vie est chose fragile et que jamais deux existences ne se ressemblent tout à fait, pas plus que deux tessons ne sont jamais pareils. Derrière moi, le soleil descendait sur l'horizon. De froides blancheurs, des gris d'ardoise s'établissaient partout. L'astre mourait sans grandeur, sans éclat, sans réfléchir avec pompe, comme il fait dans nos pays d'Occident, ses rayons dans l'air

brumeux. Déjà la nuit semblait s'être emparée de toutes choses, lorsque soudain, du côté de l'Orient, je vis jaillir les feux d'une extraordinaire aurore. Des lueurs roses, parties du couchant, gagnaient rapidement le ciel, laissant l'obscurité derrière elles, pour allumer devant moi un prodigieux incendie de flammes pourpres et orangées. Les maisons, les rochers et la colline sur laquelle étaient posés l'ancien village arabe et la ville du Khalife, ne formaient plus maintenant qu'un bloc d'un rose doré. La falaise où j'étais monté allongeait son ombre noire sur le faubourg italo-espagnol et le noyait dans les ténèbres. Des fumées qui sortaient des toits jetaient au-dessus un léger voile d'un gris

bleuâtre et laiteux, qui semblait supporter la Ben Nezouh moresque, violemment éclairée par le soleil couchant. Quelques rochers déchiquetés qui la dominaient de leurs masses étranges, bizarrement sculptées par la pluie, le vent et les sables, semblaient faire partie de la ville, et l'agrandissaient sans mesure. Les formes capricieuses qu'avaient prises les maisons ruinées, ajoutaient à l'effet grandiose qu'elles produisaient dans le crépuscule. La réalité et le rêve, la destruction et la force créatrice, tout concourait à créer dans ce désert, à cette minute, pour le passant que j'étais, un spectacle de féerie. Ainsi, dans les contes persans, apparaissent au voyageur les cités disparues.

C'est la ville de cuivre ou bien de pierreries, dont les remparts brillent de mille feux et aveuglent qui les contemple ; c'est Menzah et Sohoud, perdues au cœur des dunes, au plus profond des sables, dont personne ne connaît plus les chemins et sur lesquels tombe un jour quelque caravane égarée... La Ben Nezouh que j'avais devant moi, la Ben Nezouh du Khalife, paraissait avoir subi le sort de ces villes légendaires. Il semblait qu'elle ne reprît de vie qu'à l'heure crépusculaire du rêve, comme si c'était ici la légende qui imposât ses lois à la réalité, ou la fatalité qui voulût qu'une ville au bord du désert ne fût jamais qu'un mirage.

Cette vision ne dura qu'un instant.

Tout s'abolit, s'évanouit dans le rapide crépuscule qui précède la nuit. Une même ombre verte confondit toutes choses ; des tintements de cloches, une sonnerie de clairon et les braiements d'un âne me rappelèrent à la réalité, vers laquelle je m'acheminais à pas lents, pour retarder le plus longtemps possible le moment où j'allais me retrouver dans cet affreux bourg d'Europe, face à face avec Mammo. Et tout en marchant, je pensais : dans ces villes des *Mille et Une Nuits*, comme tout à l'heure m'apparaissait Ben Nezouh, habite toujours une humanité figée dans son dernier sommeil. Les gens sont là depuis des siècles, tels que la mort les a pris. Ah ! si du moins la ressemblance

de cette Ben Nezouh trop réelle, dans laquelle je vais entrer, avec les villes de légende pouvait aller jusqu'au bout ! Si les habitants qui la peuplent pouvaient être, eux aussi, tombés dans un sommeil éternel ! Et si revenant à l'hôtel du Petit Sahara, je n'avais qu'à toucher Benvenuto Mammo pour qu'il se réduisît en poussière !

J'en étais là de mes pensées, quand surgit de l'ombre du soir le bizarre petit personnage que j'avais vu, en arrivant, gesticuler derrière Mammo, et que le coup de pied de son maître avait fait si prestement disparaître. Il se tenait immobile à quelque distance de moi, son troupeau de cochons noirs derrière lui, un pied nu, l'autre chaussé, et sur

les lèvres le même sourire grimaçant, dont la signification continuait de m'échapper.

— Tu ne me reconnais donc pas? finit-il par me dire dans un langage impossible que je ne comprenais qu'à peine, et que j'aurais plus de peine encore à essayer de reproduire. Je suis El Malti! El Malti!

Et il se remettait à sourire, comme si ce mot eût été un talisman qui devait m'inonder de lumière.

Alors seulement je me souvins du petit domestique qui, durant mon premier séjour, m'apportait chez Mammo le déjeuner du matin, me cirait mes chaussures, et m'avait guidé autrefois à la maison du Khalife. La reconnais-

sance était faite, nous nous mîmes à essayer de nous comprendre tous les deux. Ce triste garçon minable, tout couvert de la même crasse que le petit troupeau de porcs attaché à ses pas et qui, enhardi peu à peu, formait le cercle autour de nous, c'était vraiment la première impression agréable que je trouvais à Ben Nezouh !

A travers ses explications, je finis par démêler que mon ami avait quitté depuis six ans l'oasis, et qu'il vivait chez des Nomades, aux alentours de Guer-rara.

Je récompensai El Malti de quelque menue monnaie. Il s'en saisit avec avidité et me baisa la main. El Malti ! une épave, une risée, un Musulman qui gar-

dait des cochons ! c'était là tout ce qui restait de ces Arabes qui vivaient ici, depuis des siècles, dans une parfaite harmonie avec la nature et le ciel, de cette population raffinée, amie du rêve et du furieux plaisir, chez qui richesse et pauvreté étaient choses à peu près semblables, et où même cette pauvreté semblait une noblesse de plus...

Et maintenant qu'allais-je faire ? Reprendre le train pour Alger ? C'était le plus simple et le plus sage. Mais la curiosité de savoir ce qui s'était passé dans cette malheureuse oasis faisait naître en moi le désir de pousser plus loin ma route, d'aller jusqu'à Guerrara, à la recherche du Khalife. Seulement, où était Guerrara ? Par quels moyens y

atteindre? Les renseignements d'El Malti étaient bien vagues, et une fois là-bas, qui m'assurait que j'y rencontrerais mon ami?

A l'hôtel, je me rendis compte des difficultés et de la fatigue que représentait ce voyage, de cinq ou six jours au moins, en diligence ou à cheval, et j'y renonçai tout à fait. Le premier train pour Alger ne partant le lendemain qu'à midi, j'avais encore dix-huit heures à passer à Ben Nezouh. Je me rappelai la promenade que le Khalife avait faite autrefois, en se répétant à lui-même les strophes de l'Émir Abd El Kader. Il me restait assez de temps pour la faire à mon tour, et aller dans la matinée jusqu'aux dunes plonger mes mains

dans du sable encore pur. J'employai la fin de la soirée à préparer cette petite excursion. Rien d'ailleurs n'était plus simple. Mais sans doute il était écrit que cette promenade d'un matin me conduirait au cœur des sables, à près de cent lieues dans le Sud.

Le lendemain, d'assez bonne heure, monté sur un mulet rétif, je sortais du village. J'avais déjà traversé les jardins, lorsqu'au moment de franchir l'oued mon mulet s'arrêta net devant des flaques de sang croupi qui provenaient d'un abattoir. Pour le décider à marcher, j'allai casser une baguette à un des peupliers de la rive. Aussitôt, un indigène, accouru à toutes jambes, saisit

ma monture à la bride, et dans le charabia du lieu me réclama mes papiers. Je crus avoir affaire à quelque maraudeur et je me disposais à lui faire lâcher prise, mais il m'exhiba fièrement une plaque de cuivre qu'il portait sur le bras : c'était le garde champêtre.

D'une main tenant mon mulet, de l'autre la branche cassée, il nous ramena tous les deux, ma bête et moi, à Ben Nezouh, au milieu des enfants ameutés et des ricanements de la population qui semblait prendre grand plaisir à ma mésaventure. Au commissariat de police on me dressa procès-verbal. Ma promenade était manquée ; de plus, je devais à deux heures comparaître devant le juge. Il n'y avait

donc pas à penser prendre le train aujourd'hui.

Le bruit de mon arrestation avait fait le tour de la ville. Quand j'arrivai au tribunal, tout Ben Nezouh était là, — fronts bas et têtus de Siciliens, profils busqués de Calabrais, larges épaules de muletiers andalous, cheveux gras de toreros, paupières enflammées de Maltais. Un seul Français, le Juge, dont le visage inexpressif rendait presque sympathiques les brutes qui nous entouraient.

On appela d'abord quelques affaires de minime importance, rixes au jeu de boules, ivresse et tapage nocturne. Deux des contrevenants étaient des Italiens ; le troisième, Espagnol naturalisé Fran-

çais. Tous employaient d'ailleurs le même extravagant jargon, où semblaient broyés, concassés, les différents patois de la Méditerranée. Cela m'intéressait vivement, mais n'intéressait que moi seul. L'auditoire n'eut d'attention que lorsque mon tour arriva. L'étonnant garde champêtre commença par faire le récit des événements du matin ; le juge me demanda ensuite si j'avais quelque chose à dire. Pressé d'en finir au plus tôt, je lui répondis qu'en effet tout s'était bien ainsi passé.

Il prit alors la parole :

— Monsieur, me dit-il à peu près, comment un Français tel que vous, un homme évidemment instruit, a-t-il pu commettre un acte qu'on pourrait à

peine excuser chez un Arabe ignorant? Vous ne savez donc pas au prix de quels efforts ces peupliers, que vous cassez, ont poussé sur ces rives où l'on ne voyait autrefois qu'une végétation sauvage? Ignorez-vous que ces arbres utiles transformeront bientôt ces déserts, qu'un jour ils couvriront les collines, et retenant l'eau par leurs racines, attirant les nuages par leurs cimes, ils modifieront le climat et l'aspect de tout le pays? Sentez l'inconvenance de l'acte que vous avez commis, que ce soit là votre vraie punition ; mais pour l'exemple, je me vois, à mon très grand regret, obligé de vous condamner à quinze francs d'amende. »

Un murmure approbateur accueillit

ces paroles, et je crois bien que, n'eût été la majesté du lieu, tout le monde aurait applaudi.

Pour moi, le cas de ce bavard m'intéressait, à cette heure, infiniment plus que le mien. Ce falot personnage qui, de toute évidence, ne pensait qu'à flatter les gens entassés dans la salle, ce représentant de la nation conquérante, avec cette âme de vaincu au milieu de tous ces métèques, m'apparaissait plus répugnant que l'affreux Mammo lui-même ! Tandis qu'il s'écoutait complaisamment parler, je songeais au pauvre Khalife, et je me disais à part moi : « Évidemment, s'il n'a eu pour le défendre contre cette racaille méditerranéenne qui paraît triompher ici, que des gens

de cette sorte, je ne m'étonne plus maintenant qu'il ait été débordé ! »

Cette dernière impression et le spectacle de ce compatriote sans force et sans dignité dans ce village exotique, changèrent ma résolution. Du coup, je ne vis plus les difficultés du voyage. Un sentiment profond d'homme humilié dans son propre pays s'était emparé de moi. Je n'avais plus qu'une pensée : savoir enfin ce qui s'était passé là, comment en moins de dix années un Français était devenu un véritable étranger dans une oasis algérienne, et les péripéties du drame mystérieux où toute une race avait sombré, entraînant dans son désastre notre civilisation même.

CHAPITRE V

De Ben Nezouh à Guerrara, où j'espérais rencontrer le Khalife, il y a cinq ou six jours de voyage. L'itinéraire le plus pratique est de gagner Laghouat à cheval ou à mulet ; là, on rejoint la diligence qui fait le service de Ghardaïa, capitale du Mzab, et ensuite en deux jours de route on arrive à Guerrara. Mammo me découvrit un guide. Quant à me procurer un cheval, il n'y

fallait pas songer : les chevaux avaient suivi la fortune des Arabes, on ne trouvait plus à Ben Nezouh que des mulets ou des ânes.

Dans la cour de l'auberge, le Maltais et sa femme me souhaitaient un bon voyage ; le pauvre El Malti s'empressait avec un zèle inutile autour de ma monture ; mon guide espagnol avalait une dernière lampée d'anisette. La lumière répandait partout avec indifférence sur ce faubourg de briques, comme autrefois sur le village de boue, ses magnificences orientales ; mais la rhaïta et le bendir ne m'accompagnèrent pas de leur musique forcenée, ni les cris des enfants, ni les you-you des femmes. Aucune mousseline, aucun diadème d'or,

aucun œil curieux sous ses voiles, aucun grave burnous, aucun étincelant cortège. La Fête Arabe était finie.

Avec quelle allégresse je vis enfin disparaître cette sinistre banlieue ! Il me semblait que je ne trouverais jamais assez d'air pur, de vie primitive et de lumière pour me débarrasser l'esprit des affreuses images que j'emportais avec moi. Mais j'avais beau m'éloigner de la triste oasis, à mesure que j'avançais, mes impressions désolées se renforçaient, d'étape en étape, de tout ce qui se présentait à ma vue. Cette chose vague, impersonnelle, qui n'appartient en propre à aucune nation d'Europe et qui leur est commune à toutes, cette

chose sans forme, sans visage, qu'on appelle de ce mot indéterminé le Progrès, ne laissera-t-elle donc rien subsister dans le monde qui ne soit à son image? Le malfaisant génie que j'avais vu à l'œuvre dans le faubourg italo-espagnol, n'a pas besoin d'être là, en personne, pour exercer ses ravages. Il blesse, il tue, il envoie la mort de loin. Il est pour les vieux pays, les vieilles civilisations, les activités séculaires, un ennemi invisible, autrement redoutable que le soleil, le siroco et la soif! Tout ce que je voyais sur mon chemin retournait au désert et à la mort. Personne sur ces pistes du Sud, ni troupeaux, ni caravanes. L'ancienne vie qui avait dû animer ces solitudes semblait tout à fait

suspendue ; et dans les rares villages, qui de loin en loin disaient encore que tout ici n'était pas abandon, l'existence paraissait réduite à rien.

Ksar el Hairane ! El Asafia ! pauvres séjours du désespoir, oasis mourantes, touchants îlots de verdure, maigre troupeau de palmiers faméliques autour des cubes de boue noirâtre que sont les maisons du désert ! Comment y a-t-il encore des hommes pour s'obstiner dans vos demeures ! Comment y trouvent-ils encore ce peu de joie, ce rien de bonheur nécessaire pourtant à la vie ? ... Mais moi-même, après tout, n'ai-je pas vécu là de ces minutes qui font sentir dans toute sa force animale le simple bonheur que c'est de vivre ? Sous ces petites palme-

raies, impressionnantes d'isolement et de résignation, j'ai connu le délice de se désaltérer à l'eau un peu terreuse qui coule dans la séguia, lorsque après le froid de la nuit, le soleil brûlant dès l'aurore met un goût de fièvre à la bouche et oblige à fermer les yeux. Dans ces petits cubes de boue, j'ai goûté le plaisir d'apaiser ma faim avec des dattes qu'on entrecoupe d'une gorgée de lait, la douceur d'une pièce obscure après l'éblouissement de la lumière ; et surtout j'ai fait l'épreuve de cette antique vertu que l'Europe a désapprise : l'accueil empressé de l'étranger, le respect religieux de l'hôte, la noble familiarité du désert.

A Laghouat, je quittai mon guide et

mon mulet espagnols pour monter dans la diligence. Après avoir traversé tout un jour de mornes étendues parsemées d'alfa jaune-paille, nous arrivâmes au soir tombant dans la région des Dhayas, l'étrange contrée forestière qui barre de l'est à l'ouest, sur une largeur de quelques kilomètres, l'extrême sud de la province d'Alger. On est ici dans le *Bled el Ateuch*, le pays de la soif. Nombreux sont les tas de cailloux qui signalent au passant la tombe d'un voyageur égaré. Pas d'eau, pas de sources, pas de puits, pas de nappes souterraines. Si profondément que l'on creuse, toujours le sable et le rocher. Et pourtant des arbres partout, des arbres magnifiques, des térébinthes d'un

velours sombre, aux branches croisées, crochues, enchevêtrées, au feuillage menu, feutré, impénétrable au soleil, tous tondus à la même hauteur par la dent des chameaux comme une sorte de pré aérien. Surprenant paysage de verdure, de fraîcheur et d'ombre, d'aridité, de terre funèbre et de ciel embrasé ! Par quel miracle ont-ils poussé, ces arbres mystérieux ? Ils se rassemblent à dix, à douze, autour de cuvettes si peu profondes que l'œil les distingue à peine, et que couvre une terre criblée, pour ainsi dire, au tamis, tandis que le plateau tout autour offre l'aspect d'un macadam sur lequel n'a pas passé le rouleau. On dirait des familles humaines, un groupe de parents et d'amis, une

tribu nomade arrêtée un moment et qui va bientôt repartir, — comme si au Désert la vie végétale elle-même devait se former en société pour lutter contre la nature. Puis ces tribus agrestes se font de moins en moins nombreuses. Parfois encore un térébinthe, sentinelle égarée, perdue dans la solitude; et après, c'est un chaos de ravins et falaises surplombées de rochers gris qui brillent en dessous comme des braises et que sillonnent des torrents de cailloux noirs.

Le quatrième jour du voyage, notre pauvre diligence qui se traînait depuis trente heures dans cet enfer de pierres, nous monta par les mille détours d'une route qui semblait à jamais pri-

sonnière de ce dédale, sur le bord du plateau d'où l'on découvre à ses pieds la sainte vallée du Mzab. Aussi loin que s'étendait le regard, de vastes champs de sable rose, des petits murs de terre sèche, des monticules et des pylônes répandus en si grand nombre sur cette plaine teintée des couleurs de l'aurore, qu'on eût cru voir le chantier d'une ville en construction ou les restes d'une cité disparue. Çà et là, de tristes palmiers, penchant leurs palmes flétries sur ces maçonneries décrépites, donnaient à ces petites ruines l'aspect d'étranges mausolées. Au centre de ces aridités, sur une colline en pain de sucre, une ville fantôme surgissait, du même rose tendre que le pays qui l'entourne, et criblée

de trous d'ombre, de centaines d'arcades orientées vers la Mecque, comme une ruche suspendue à un rocher. Au delà, une tache bleue, un peu d'ombre sur le sable, une petite palmeraie. Et cette tache de verdure, cette ombre sur le sable, ces constructions énigmatiques, ces palmiers funéraires, c'étaient les derniers vestiges de ce qui formait, il n'y a pas un siècle encore, les plus beaux jardins du Sud !

Ici, il y a plus de neuf cents ans, des Musulmans puritains sont venus chercher un refuge contre les persécutions de leurs coreligionnaires, et par un miracle de la volonté appuyée sur un sentiment mystique, ils transformèrent ces vallées de la mort en d'immenses jardins

verdoyants. Tandis que leurs enfants et leurs femmes, conformément à la Loi, restaient dans la pieuse vallée, eux s'en allaient commercer dans le Nord, et revenaient chaque année rapporter à la terre bénie l'argent gagné sur les routes du trafic. Cette ingrate contrée, qui n'avait d'abord été que l'abri de leur foi, devint pour eux le paradis. Tous ces petits murs bas, qui sillonnent la plaine en tous sens, ont formé jadis les rigoles qui fertilisaient ces sables ; ces monticules de terre sèche marquent la place d'anciens puits ; ces pylônes ont supporté des poulies, et sur ces plans de terre inclinés, durant des siècles et des siècles les esclaves noirs du Soudan, les chameaux et les ânes ont tiré infa-

tigablement la corde qui faisait monter l'eau.

Aujourd'hui la sainte vallée est bien déchue de son ancienne opulence. Dans le Mزاب, comme à Ben Nezouh et dans les autres oasis rencontrées sur mon chemin, le progrès a fait son œuvre. Tous ces marchands mzabites, si prospères autrefois, sont maintenant ruinés ; les villes et les villages où s'exerçait leur commerce se sont vidés de leurs habitants arabes, ou bien ceux-ci sont devenus si pauvres que l'idée seule de trafiquer avec eux apparaît comme une triste ironie. On en trouve encore dans les villes, de ces marchands puritains. On les reconnaît aisément à leur turban qui est plat et à je ne sais quel air pro-



testant répandu sur leur personne. Ils exercent de petits métiers, ils sont fruitiers, bouchers, épiciers, fort habiles, économes. Eux aussi, chaque année, reviennent rapporter à la terre des ancêtres le gain de la saison, le petit couffin où les douros se dissimulent sous les fruits et les provisions du voyage. C'est une goutte d'eau dans le désert, cela ne suffit plus à l'entretien de ces jardins coûteux et magnifiques. Les puits se sont comblés, les canaux ont été envahis par le sable ; parfois encore un faible bruit, un grincement de poulie monte dans le silence : on tire de l'eau quelque part, et ce grincement de poulie semble le cri de cette terre assoiffée, le dernier soupir de la volonté mystique

qui s'est déployée autrefois si puissamment dans ces lieux, et qui ne se résigne pas à mourir.

Avec le crépuscule, la diligence fit une entrée bruyante dans la sainte ville de Ghardaïa. J'y passai la nuit dans le quartier réservé aux prostituées, aux entremetteurs, aux marchands d'alcool et aux Roumis. Le lendemain je continuai ma route, à cheval cette fois, en compagnie d'un négociant mzabite, que j'avais rencontré dans la voiture et qui se rendait, comme moi, à Guerrara.

Toute la matinée nous cheminâmes à travers un cimetière de jardins, dans ce fabuleux paysage de la détresse arabe. Au désert de sable rose succédèrent de

nouveau les ravins, les torrents de cailloux noirs, l'éternel plateau pierreux, la mer de rocailles triste et grise, où l'on n'a l'impression de l'étendue que par les heures écoulées, car rien ne surgit dans ces espaces qui permette de se rendre compte qu'on approche ou qu'on s'éloigne. A mesure qu'à la fuite des heures je me sentais plus près d'arriver, je désespérais de rencontrer jamais personne, à plus forte raison un ami, dans une pareille solitude ; et sous l'effet de la désolation qui naît d'un excès de lumière, je regrettais de m'être mis si légèrement en chemin.

Vers la fin du second jour, une lueur inespérée, rassurante comme un visage humain, se leva dans l'uniformité grise.

Ce n'étaient pas les feux du couchant qui allumaient ces clartés, — le soleil encore assez haut ne jetait sur les choses d'alentour qu'une lumière blanche et plutôt froide, — c'était du sol lui-même, couvert de cailloux roses, que sortaient ces couleurs tendres. On aurait dit une prairie mystérieuse, couverte de trèfles en fleur, au milieu de laquelle brillait, comme un lac ou un mirage, une nappe d'un bleu vert, ce bleu des palmeraies, luisant, plein de reflets et chargé de repos.

Mon compagnon, en signe de joie ou pour annoncer sa venue, déchargea le méchant fusil qu'il portait depuis Ghardaïa en travers de sa selle. Une vieille Bédouine, qui se tient aux abords

de l'oasis et qui gagne sa vie à courir au-devant du voyageur pour lui offrir de l'eau fraîche, vint à notre rencontre avec son outre en peau de bouc et sa tasse d'alfa goudronné. Un quart d'heure plus tard, nos bêtes escaladaient des raillons plus étroits, plus abrupts, plus noirs, plus abrités de tunnels et de voûtes que ceux de l'ancienne Ben Ne-zouh. Conduit par mon Mzabite, je me rendais chez Si Omar En Naceur, personnage bien connu pour son hospitalité de tous ceux qui ont passé dans le Sud.

A la porte, un serviteur nègre qui ronflait bruyamment et que nous tirâmes du sommeil, courut avertir son maître qu'un hôte lui était arrivé. Presque aus-

sitôt, je vis venir à moi un homme corpulent, le turban plat sur la tête, vêtu d'une simple gandourah, et qui agitait un éventail devant une large figure encore bouffie par la sieste. Un Arabe qui le suivait s'arrêta net à ma vue. Je ne me trompais pas : c'était l'ami du Khalife, Mohammed Ben Ali.

Je ne sais rien de plus aimable que la politesse arabe ; rien aussi n'est plus touchant dès que l'amitié s'y mêle. Mohammed me baisait les mains avec une joie enfantine. Si En Naceur me souhaitait la bienvenue, et mieux encore son aimable sourire m'exprimait son contentement de me recevoir chez lui. Il me fit entrer dans une pièce à colonnes carrées, exquise de fraîcheur, qui

recevait le jour par une ouverture du plafond, comme autrefois la cuisine dans la maison du Docteur. On m'apporta des dattes, du lait pour les y rafraîchir ; le nègre somnolent nous servit du thé à la menthe. Puis la troisième tasse vidée, j'allai avec Mohammed du côté des jardins à la recherche du Khalife.

Il y avait déjà quinze jours qu'il était à Guerrara. Une partie de sa tribu campait dans ces parages, — car c'était le moment de la récolte des dattes, — et lui, pendant ce temps, habitait chez En Naceur. Nous l'aperçûmes tout à coup au débouché d'une ruelle. En voyant un étranger, il fit le geste de chercher une issue pour l'éviter, mais déjà j'étais devant lui. « Vous, ici ! »

s'écria-t-il en me reconnaissant ; et je vis avec joie que sa figure s'éclairait. Mais vite le sourire disparut pour laisser place à la mélancolie qui devait être l'expression coutumière de son visage.

Je le trouvai vieilli, desséché, durci par le soleil ; ses yeux avaient toujours la même limpidité bleue, mais on n'y voyait plus la flamme qui jetait autrefois tant d'éclat sur ses paroles. Tandis que nous marchions côte à côte, je lui fis en quelques mots le récit de mon séjour chez Mammo, et comment le désir d'apprendre de sa bouche ce qui s'était passé là-bas m'avait amené jusqu'à lui.

— Je vous raconterai tout cela, me dit-il avec son triste sourire. D'ailleurs,

vous apprendrai-je rien que vous n'ayez pressenti? Ce que vous avez vu de vos yeux ne parle qu'avec trop d'éloquence. Mais nous voici chez notre hôte. Ce soir, je vous dirai tout au long les malheurs de Ben Nezouh.

CHAPITRE VI

Le soir venu, sur la terrasse, Mohammed et Si En Naceur se retirèrent pour nous laisser causer seuls. Nous étions étendus sur des tapis, un monde infini d'étoiles se découvrait à nos yeux, des chiens jappaient au loin comme chez nous autour des fermes, le feu d'un campement nomade ressemblait à un brûlot dans nos champs.

— Mon ami, commença le Khalife, je

ne sais rien de plus ridicule qu'un homme qui se lamente sur sa propre destinée, et je vous dirais volontiers : « Laissons là cet affreux passé », si le désastre, dont j'ai été le témoin et la victime, n'était une image fidèle de ce que l'on voit déjà çà et là, et de ce qu'on verra bientôt dans l'Algérie tout entière.

Vous vous en souvenez, peu de temps après votre visite, on poussait jusqu'au désert la ligne d'Alger à Constantine. Une société s'organisait pour transformer Ben Nezouh. Je croyais enfin toucher l'heure où j'allais voir se réaliser les songes qui depuis tant d'années préoccupaient mon esprit. L'achèvement de cette voie ferrée, que j'avais

longtemps redoutée comme la mort de tout ce que j'aimais dans l'oasis, avait fini par m'apparaître comme un jour béni, favorable, qui n'arriverait jamais trop tôt. Ah ! cette voie ferrée, quand j'y songe, comme je me passionnai pour elle ! Même en Europe, il y a toujours je ne sais quelle rude poésie dans la construction d'un chemin de fer, mais dans ces solitudes et sous ce ciel, entre ouvriers de races diverses, Siciens, Mahonnais, Calabrais, gens de Valence et d'Alicante, Arabes, Kabyles, Marocains, qui dénouaient leurs querelles à coups de pioches et de couteaux, cette construction prit un air épique, un caractère de barbarie d'autant plus impressionnant que tout ce monde pa-

raissait travailler à une besogne civilisatrice ! Avec quelle impatience j'attendis de voir monter à l'horizon la fumée d'une locomotive ! Avec quelle frénésie je me lançai dans toutes les entreprises qui devaient transformer l'oasis ! Je venais de quitter l'armée ; j'arrivais à cet âge où la contemplation pure cesse de vous satisfaire, et où, las d'admirer des spectacles dans lesquels on n'est pour rien, on éprouve l'étrange désir de se donner en spectacle à soi-même. Et puis, c'est un effet du désert que des occupations médiocres vous paraissent plus médiocres encore ; mais qu'une forte idée vous saisisse, et l'activité des gens du Nord le cède à l'ardeur qui vous entraîne. Ces Arabes

que vous voyez immobiles pendant des jours, étendus dans un coin d'ombre, les yeux perdus sur leurs horizons vides, sont les mêmes gens qui, tout à l'heure, vont cheminer interminablement sous un soleil torride et parcourir à pied, à cheval ou à chameau, de prodigieuses étendues. Moi aussi, j'ai connu comme eux, après une longue torpeur, je ne sais quelle fureur d'agir. Mais il en est de ces grands enthousiasmes comme des grandes douleurs : lorsqu'elles se sont effacées, on s'étonne à la fois de ne plus les ressentir et de n'y avoir pas succombé ; on éprouve devant l'homme qu'on a été un moment une humiliation confuse ; on se dit : ai-je alors été stupide ? ou bien, maintenant, suis-je

un pauvre être au-dessous de lui-même, incapable de comprendre ce qu'il a été un jour?...

Le chemin de fer terminé, tout le peuple des manœuvres qui travaillaient à la voie s'était abattu sur Ben Nezouh. Dieu sait qu'ils y furent bien accueillis ! Et certes, ils ne manquaient ni d'énergie, ni d'endurance, ces Espagnols campés là comme dans une Pampa, ces Italiens à qui le désert même apparaissait comme une terre promise auprès de leur pays ravagé, ces usuriers maltais qui trouvaient un grenier d'abondance dans la misère et la prodigalité arabes, — tous accourus avec un furieux désir de faire fortune et merveilleusement adaptés à ce climat ! Sitôt qu'ils avaient pris

pied dans l'oasis, acheté un verger, bâti une maison, établi un commerce, ils appelaient leurs parents, leurs amis demeurés au fond de leurs villages et qui n'attendaient qu'un signal pour partir. Les catastrophes qui bouleversaient leurs misérables provinces, inondations d'Andalousie, tremblements de terre de Calabre, c'étaient autant de vagues qui les jetaient chez nous. Je les voyais s'organiser en cité, se refaire une patrie, s'élancer à la conquête des vergers, s'acharner à faire pousser dans le sable, avec un entêtement admirable et stupide, nos arbres et nos légumes d'Europe, travailler furieusement jusqu'au jour où ils pouvaient se payer un bicot et le faire trimer à son tour ! En-

core s'ils nous étaient venus de l'industriel Piémont ou de la Catalogne ! Mais non, ils nous arrivaient tous des provinces les plus disgraciées de leurs pays, de celles d'où jamais une pensée intelligente n'est sortie. L'intérêt que je portais aux Arabes leur semblait un abandon, un déni de justice, une trahison envers eux. Ils me reprochaient comme un crime, un défi à la civilisation, de prétendre maintenir intacte la charmante petite oasis. Et en effet, que pouvaient-ils comprendre à ce produit des siècles, eux qui se regardaient, avec leurs pelles et leurs pioches, comme les missionnaires du progrès ? Que pouvaient-ils aimer dans cette civilisation indigène, dont la plus grande beauté

tient peut-être à ce qu'elle a d'immobile et d'éternel? Pour ces palais brûlés par l'absinthe et l'anisette espagnole, quelle saveur pouvait avoir le précieux café maure, le thé parfumé à la menthe? Pour ces gens habitués aux grandes lumières crues, au dur travail sous le soleil, de quel prix était l'ombre des maisons et des jardins? et pour leurs grossiers désirs, ces femmes chastement voilées et leurs danses mystérieuses? Vous imaginez-vous, par exemple, ce que représentaient, pour l'épouse du pharmacien sicilien, ces femmes qui lavaient leur linge avec leurs pieds, qui n'avaient pas le sou et portaient des diadèmes sur la tête, comme des princesses de théâtre, qui restaient enfer-

mées chez elles, se rendaient visite au cimetière, pratiquaient une religion sauvage, et vivaient à trois ou quatre dans la même maison, épouses du même mari? Pour tous ces terrassiers, qui avaient construit la voie, fait des tranchées et des remblais sur plus de quatre cents kilomètres et jeté bas tant d'obstacles, ce petit village de boue, qui avait pour moi tant de prix, n'était qu'une motte de terre à culbuter après tant d'autres. Tous, ils n'avaient qu'une pensée : s'emparer des jardins, m'expulser de la mairie, et faire de ce village un village du Guadalquivir ou des Pouilles!

Et les plus dangereux n'étaient pas ceux qui arrivaient frais émoulus de Cadix, de Port-Mahon, de La Valette

ou de Palerme. Ceux-là, ils n'étaient encore menaçants que par le nombre, car ils n'avaient aucuns droits politiques. Mais depuis plus de cinquante ans que chaque bateau qui arrive à Oran, à Alger, à Philippeville ou à Bône, débarque des émigrants sur nos rives, des milliers de ces Italiens et de ces Espagnols, dont nous redoutons l'invasion en Languedoc ou en Provence, sont devenus des Français, des Français selon la loi, par la naturalisation. Au physique, ils ont perdu, ou presque, leur type originel pour prendre cet air levantin, lourd, flasque, huileux, qu'on voit partout sur les rives de la Méditerranée, depuis Alicante et Carthagène jusqu'aux Échelles de Syrie. Mais si le caractère

physique s'est de la sorte affadi, ils n'ont rien perdu, je vous jure, de leur mentalité native. Pour avoir des pensées et des mœurs, qui plus que celles des indigènes semblent se rapprocher des nôtres, des qualités et des vices que nous pouvons mieux définir, ils restent aussi loin de nous, aussi inassimilables au génie de notre race que les Arabes eux-mêmes. Je l'ai constaté bien souvent : les fils de ces Néo-Français sont plus espagnols ou italiens que leurs pères, et ils nous détestent davantage, car ils ne se souviennent pas de la misère d'où nous les avons tirés.

Que faire contre cette marée ? Là-haut, sur mon rocher, j'étais le naufragé qui regarde monter la mer. N'importe ! J'espérais encore, j'espérais contre tout

espoir ! Par des affiches dans les gares, des annonces dans les journaux, j'essayais d'attirer ici quelques-unes de ces familles françaises, comme il en est venu beaucoup au temps de la conquête, et qui forment aujourd'hui l'aristocratie du pays, — une aristocratie peu intellectuelle, c'est vrai, mais plus hardie, plus féconde que la nôtre, et d'un superbe type physique. Bien peu de nos compatriotes répondirent à mon appel ; et les quelques Français de France établis dans l'oasis étaient un appui bien précaire en face de tous ces étrangers, naturalisés ou non.

Pour me défendre, j'avais bien les indigènes ; mais que pouvaient-ils, les pauvres gens ! Un Mammo graillonieux

jouit ici de droits que ne possède aucun Arabe, quels que soient ses titres, sa fortune et les services qu'il peut nous avoir rendus. Le dernier des malandrins, débarqué hier de Messine ou de Malaga, peut injurier impunément un vieux Caïd qui s'est battu pour nous, les délicats artisans que vous avez connus, ou tel riche commerçant, Kabyle ou Mozabite, qui expédie chaque année à Marseille plusieurs centaines de mille francs de dattes. Ce droit à la vie politique, que nous accordons si libéralement à la plèbe de la Méditerranée, nous le refusons obstinément à nos Musulmans d'Algérie. Ils ne sont dans nos assemblées que de lamentables figurants ; ils ne votent pas, n'ont pas de part à l'élec-

tion du maire. S'ils veulent devenir des Français, nous exigeons qu'ils renoncent à eux-mêmes, à leur religion, à leur âme, qu'ils deviennent des apostats, des m'tourni, des retournés, comme ils disent. Aussi ne voit-on venir à nous que de grands chefs intrigants, dont le caractère maraboutique empêche de critiquer les actes, ou bien de tristes voyous qui peuvent alors boire de l'absinthe, se griser à leur aise et se moquer de nous dont ils sont les égaux. Quand donc nous apercevrons-nous qu'il est déraisonnable de traiter nos indigènes comme aux jours de la conquête? Ces cinq millions d'Arabes, qui depuis tantôt un siècle nous fournissent des soldats sur tous les champs de bataille, des

bergers, des agriculteurs, des hommes de peine d'une endurance inouïe, les regarderons-nous toujours comme des ennemis, des parias? Les maintiendrons-nous désarmés, sans défense, à la merci de gens qui les exploitent et qui les brutalisent? Ne seront-ils jamais qu'un troupeau, une population inférieure, soumise à un code féroce, et pour laquelle nous n'aurons fait que des lois criminelles?...

Restaient les Juifs de l'oasis, qui seuls parmi les indigènes possèdent les droits de citoyen. Il y en avait peut-être deux ou trois cents à Ben Nezouh. Les uns étaient propriétaires de jardins et de maisons; les autres, joailliers et bijoutiers, employaient mille stratagèmes

pour falsifier les alliages ; d'autres tenaient de petits commerces, épicerie, mercerie et papeterie réunies ; tous faisaient la banque, prêtant de l'argent aux Nomades ou du blé pour les semailles d'automne.

Je ne les aimais guère, ces Beni Israël ! Mais ils avaient compris que la prospérité de l'oasis était liée à ma fortune, et ils me soutenaient de leur mieux. D'ailleurs, à côté des Maltais, leurs rivaux en usure, ils me paraissaient presque humains. Ils étaient du pays, ils savaient que leurs enfants y demeureront après eux et que leurs affaires dépériraient dans une contrée ruinée. Aussi s'arrangeaient-ils pour tondre l'indigène et ne pas trop l'écor-

cher, tandis que le Maltais lui prenait la chair et la laine pour s'en retourner au plus vite à son rocher natal.

Ainsi appuyé sur mes Juifs et les quelques Français de l'oasis, je résistais péniblement à l'assaut des Calabrais, lorsqu'un jour retentit dans Ben Ne-zouh la fameuse injure arabe : « Djifa, ben Djifa ! Charogne, fils de charogne ! » qui a toujours présidé aux tueries anti-sémites.

C'était un samedi. Deux Italiens pris de boisson rencontrèrent une dizaine de Juifs, qui remontaient de l'oued où ils avaient fêté le sabbat. Un des ivrognes, tirant son couteau, fonça tête baissée dans le groupe. Il fut accablé sous le nombre et tomba sous les matraques.

Son compagnon, blessé lui-même, ivre d'alcool, de colère et de douleur, ne fit qu'un bond jusqu'au débit Gonzalvez, où se trouvaient réunies les meilleures lames de Ben Nezouh. Le cabaret tout entier se vida dans la rue, et tout ce monde courut en hurlant vers la boutique du vieux Schloumo.

Ce Schloumo était mon adjoint. Venu il y avait longtemps du Mzab, il possédait un instinct assez juste de la vie européenne et moderne. Jamais pourtant il n'avait abandonné les papillotes qui sortaient de son turban de soie, sa veste orientale, son gilet de drap noir, sa ceinture lie de vin, son pantalon plissé, ses bas bleus et ses souliers à lacets. On le surprit au moment où il

fermait les volets de sa boutique. Il fut saisi, traîné, piétiné, assommé. Ses fils avaient pris la fuite. Seule, sa vieille femme essaya de le défendre en frappant les agresseurs de ses lourds bracelets d'argent. Un coup de couteau l'étendit inanimée sur le sol.

L'assommade se poursuivit dans les ruelles du Ghetto, à travers les vergers où les Juifs essayaient de fuir. Les Maltais, retenus sur le pas de leurs portes par la timidité qui les gagne dès qu'il s'agit de donner ou de recevoir des coups, assistaient avec intérêt, mais sans y prendre part, au massacre de leurs rivaux en usure. Quant aux Arabes ils s'abstinrent, en dépit de leur vieille haine et de la tentation du pillage, esti-

mant qu'à l'habitude la police ne manquerait pas de faire retomber sur eux, pour peu qu'ils s'en mêlassent, la responsabilité de ces désordres.

Pendant huit jours, un duvet neigeux, échappé aux édredons éventrés dont les Juifs aiment se couvrir, flotta au-dessus des jardins ; des bagarres se produisirent encore çà et là ; on arrêta quelques indigènes ; puis le duvet des édredons finit lui-même par disparaître, et tout tomba dans le calme.

Comme il arrive dans ces échauffourées, il y eut plus de bruit que de mal. Une dizaine de Juifs environ demeurèrent sur le carreau, mais le reste fut épouvanté. Les deux fils du vieux Schloumo vendirent les biens qu'ils pos-

sédaient, et partirent pour Constantine. Tous ceux qui avaient quelques ressources s'éloignèrent de ces lieux où ils ne se trouvaient plus en sûreté. Il ne resta dans l'oasis que de pauvres Youddis pouilleux, trop misérables pour quitter le pays.

Les élections approchaient. Excusez-moi, mon ami, de vous raconter si longuement de pauvres histoires municipales ; mais c'est dans ces humbles aventures que se joue le sort de l'Algérie. La plupart de nos mairies sont aux mains des étrangers. Le Calabrais est roi ! Et je pourrais vous citer tel conseil municipal où les délibérations sont prises en italien, en maltais, en espagnol, et où l'on n'entend de français que ces mots :

« Messieurs, la séance est ouverte... »

Cette campagne électorale fut lamentable et comique. Deux partis étaient en présence : le mien, que mes adversaires appelaient par dérision le Parti des Bicots ; et celui des Vaillants Colons, qui se réclamait à grand fracas de l'union des races latines, et qui avait pris pour devise : l'Algérie aux Algériens ! Entendez : aux Italiens qui dominent à Constantine, aux Espagnols qui sont les maîtres d'Oran, et aux Maltais qui, eux, pillent indifféremment partout ! J'eus à lutter contre l'instituteur, un Français pourtant celui-là, qui s'était fait à Ben Nezouh le champion des races méditerranéennes et qui, pour mieux affirmer sans doute sa fra-

ternité latine, avait épousé la sœur du pharmacien sicilien. Cet homme, qui ne croyait à rien, nourrissait contre l'islam une haine fanatique. Par principe il n'avait jamais voulu apprendre un mot d'arabe, et le succès dont il était le plus fier, c'était d'avoir décidé quelques enfants indigènes à renoncer à la culotte plissée pour adopter notre élégant pantalon, — car pour ce qui est de la chéchia, il n'avait jamais pu surmonter leur répugnance pour tout ce qui porte une visière, que ce fût casquette ou chapeau ! J'eus à lutter contre le curé maltais, un étonnant gaillard qui avait appris la théologie je ne sais où, et la savate à la Légion Étrangère, et qui me reprochait en chaire d'abandonner

la Croix pour le Croissant ! Et comme si ce n'était pas assez de l'instituteur et du curé, j'eus encore contre moi le Marabout !

Un instituteur, un curé, — fût-ce un curé maltais, — vous imaginez, je pense, aisément ces personnages. Mais un marabout du Sud, vous en faites-vous quelque idée ? Si Aïssa, marabout de Ben Nezouh, n'était pas un de ces grands chefs d'Ordre dont l'autorité s'étend sur des tribus entières. C'était un marabout de village, mais il possédait la baraka, le pouvoir des miracles, et par là il échappait aux lois de la morale commune. On le voyait, les jours de marché, au milieu de la place, accroupi sur son tapis, avec sa cour de dévotes qui lui

caressaient l'échine. Rien ne valait contre tous les maux, tous les accidents, tous les ennuis, quelques mots écrits de sa main sur un papier grasseyé, ou griffonnés dans le fond d'une assiette et délayés dans un peu d'eau qu'on avale. Sa bénédiction attirait sur ses amis généreux la faveur du ciel et la chance, et sur les autres l'infortune. Pour gagner sa faveur les femmes dérobaient chez elles toutes sortes de denrées, fruits, beurre, œufs, café, volailles, qu'elles apportaient au saint homme, dont le pouvoir surnaturel s'augmentait de tous ces ruisseaux d'argent. Son influence sur les mères de famille lui valait la clientèle des personnages sérieux qui désiraient une fille, voire une

petite fille, pour épouse ou pour maîtresse. Avec une somme raisonnable, on obtenait qu'il rencontrât la fille convoitée ; il l'envoyait chercher au besoin, lui déclarait l'avoir vue en rêve, qu'un immense bonheur l'attendait et que la journée ne finirait point que ce bonheur ne lui échût. Dans le même temps, vous aviez soin d'envoyer une entremetteuse chez l'objet de votre désir, où elle ne manquait pas d'apparaître comme la messagère du bonheur... Les Nomades inquiets venaient-ils du fond du désert lui demander si l'année serait bonne pour leurs troupeaux, il leur répondait : «Aam Selkhane ! Année d'écorchement !» Si l'année était mauvaise, le marabout leur disait : « Ne vous avais-je point

avertis que vos moutons mourraient, et que vous devriez les écorcher pour vendre leurs peaux et leur laine? » Si au contraire l'année était bonne : « Je vous avais bien annoncé, déclarait-il gravement, que vous rempliriez de lait et de beurre les peaux écorchées de vos moutons ! »

J'étais pour lui un concurrent aussi redoutable à son prestige que funeste pour sa bourse (car il fallait bien reconnaître qu'en général mes remèdes valaient mieux que ses talismans). Aussi allait-il répétant sur mon compte ce qu'on dit communément, dans le Sud, de tous les médecins d'Europe, que j'assassinais mes malades pour me procurer des remèdes ; que je tirais de leurs ca-

davres l'iodure de potassium et la quinine, ainsi que le prouvait de reste le goût amer de ces drogues ; que j'avais l'habitude de suspendre les moribonds par les pieds au-dessus d'un feu ardent, pour en recueillir la cervelle et en composer un élixir merveilleux que je réservais aux Roumis ! Le parti des Vailants Colons l'excitait encore contre moi en le grisant d'anisette. Rien de plus contraire, vous le savez, aux prescriptions coraniques, mais Si Aïssa assurait que l'anisette se changeait en miel sitôt qu'elle avait passé la porte sacrée de sa bouche, et Mammo déclarait à tout venant qu'il trouvait toujours au fond du verre du saint homme un liquide visqueux et sucré, qu'il s'était

un jour décidé à goûter, étonné du phénomène, et qu'il avait reconnu pour du miel plus pur que celui du Djebel Aurès !

Comment lutter à la fois contre l'instituteur, le marabout, le curé maltais, l'aubergiste, le débitant, le pharmacien, tous les puissants du village ! Dans tous les patois de la Méditerranée, on m'accusa d'être l'ennemi du Progrès et de la Civilisation, de favoriser les indigènes aux dépens des vaillants colons, d'être l'ami des riches étrangers qui venaient à Ben Nezouh, de gaspiller l'eau de la séguia en jets d'eau et autres fantaisies inutiles, d'avoir chez moi une baignoire quand les peupliers mouraient de soif ! Les Calabrais l'emportèrent. Je fus

expulsé de la mairie ; et à ma place on installa un certain Gonzalvez, ancien conducteur de prolonges, devenu marchand d'anisette.

C'était un homme de génie à sa façon. Au lieu dit le Ras el Aïoun, là où les troupeaux venaient boire, il s'était rendu acquéreur de quelques lopins de sable qu'il ensemençait d'un peu d'orge. Un chameau ou bien des moutons venaient-ils à s'écarter pour brouter cette herbe rare, un garde, qu'il avait posté là, surgissait d'une cabane en roseaux et mettait la main sur la bête. Rien n'effraie plus un Nomade que la vue du papier timbré ; et puis des gens qui passent avec de grands troupeaux, peuvent-ils s'arrêter, aller discuter chez

le Juge? Le plus souvent, les malheureux payaient, sans barguigner, la somme que le bandit réclamait, ou même abandonnaient la bête qui faisait l'objet du litige. Et de la sorte, Gonzalvez s'était rapidement constitué le plus beau troupeau du pays.

Dès qu'il fut maire, son premier soin fut de nommer à toutes les fonctions indigènes ce qu'il y avait de plus taré dans la population arabe, ces Musulmans dégénérés dont les vices justifiaient les plus violents arabophobes. Et par exemple, il fit choisir pour Caïd de Ben Nezouh un certain Ben Diff Allah, dont le nom peut se traduire par Fils de l'hôte de Dieu, et dont voici, autant que je me rappelle, les états de service.

Petit voyou de la place, puis domestique d'une prostituée, qu'il remplaçait à l'occasion lorsqu'elle avait trop d'ouvrage, il avait été, dès l'enfance, initié à tous les mystères de l'amour, si nécessaires à connaître pour qui veut avoir une influence en pays oriental. Ensuite il était devenu Caïd des Caoueds, c'est-à-dire Grand Entremetteur. Dans ce métier il avait fait rapidement fortune, prêtant de l'argent aux femmes, se faisant payer par leurs amants, organisant des guets-apens chez les filles, en sorte qu'il fut bientôt plus riche que le Marabout lui-même. Il a reçu la médaille militaire, puis la croix, pour services exceptionnels. Il offre de grandes diffas aux députés et sénateurs de passage, — ce qui

l'enrichit encore, car c'est la tribu qui paie, et s'il lui faut un mouton il en demande cinq et en garde quatre pour lui. Récemment il a fait un voyage à Paris, s'est affilié à une loge, — du rite écossais, s'il vous plaît ! Il en est revenu chargé d'honneur et de décorations. On lui donnera un de ces jours la cravate de Grand Officier. La France aime les bons serviteurs.

En même temps, cadî, chaouchs, mokhaznis, deïras, tous les fonctionnaires furent changés, jusqu'à la malheureuse caporale des Ouled-Naïls, une pauvre vieille chargée de conduire les filles à la visite, de nettoyer mes instruments et d'interdire la porte du dispensaire aux amants trop pressés de se contaminer



près des femmes. Moi-même, je fus remplacé, comme médecin de l'hôpital, par un hidalgo d'Alicante, qui délivrait pour deux douros un certificat de santé à toutes les filles avariées et les laissait empoisonner la région.

Les nouveaux maîtres de Ben Nezouh purent alors tout à leur aise installer dans l'oasis cette fameuse civilisation qu'ils m'accusaient de méconnaître. Je vis percer ces larges avenues qu'enfile le vent du désert et qu'embrase le soleil, et que des Italiens payés sept francs cinquante travaillèrent pendant des mois à border de trottoirs plus élégants qu'à Marseille. Je vis le génie militaire élever des casernes qui disparurent aussitôt derrière de hautes mu-

railles, où la chaleur était si effroyable que, sitôt l'été venu, les troupes étaient obligées de réintégrer leur ancien bordj. Je vis construire l'Hôtel de Ville et cette extravagante cathédrale décorée du haut en bas de sourates du Prophète, écrites en caractères couffiques qu'un architecte ignorant a pris pour de simples arabesques, et cette mosquée qu'ils ont bâtie pour attester contre moi la largeur de leur esprit, mais où jamais un Arabe n'est venu faire sa prière. Tel qu'il était, ce faubourg, ils l'aimaient ! Ils l'aimaient, c'est naturel : ils y retrouvaient une image de leur misère natale. Ils en étaient fiers, c'était trop ! Pour cette sinistre banlieue, un nom arabe leur

semblait humiliant. Ben Nezouh ! Fils des Délices ! oui, mais des délices arabes ! Pour leur ville nouvelle, ils voulaient un nom nouveau. Quel rond de cuir, quel bureaucrate fut chargé de baptiser ce village italo-espagnol ? Il découvrit quelque part, sur une carte des Hauts-Plateaux, un village du nom de Cornille : il baptisa Ben Nezouh du nom de Ben Nezouh-Boileau !

Eh quoi ! me direz-vous, quelle absurde passion vous retenait encore au milieu de ces Barbares ? Que ne quittiez-vous l'oasis ? Mohammed m'en suppliait tous les jours. « Viens, me disait-il dans son langage imagé, viens oublier, au milieu des gens de ma tribu, les tristes habitants de Ben Nezouh. Le pays où

a souffert ton orgueil, quitte-le, quand même ses murailles seraient bâties avec des rubis. » Et certes, ce n'était pas de rubis qu'était bâtie la nouvelle Ben Nezouh ! Mais justement c'était l'orgueil qui m'y retenait encore. Et puis il y avait Zohira... »

A ce nom de Zohira, qui me reportait tout à coup à tant d'années en arrière, et qui venait ce soir pour la première fois sur ses lèvres, mon ami s'arrêta comme s'il hésitait encore à rappeler des souvenirs trop intimes. Zohira ! gracieuse image, souvenir inoublié ! Il me semblait qu'au seul appel de son nom, la charmante Barbare allait surgir sur la terrasse, tenant dans ses mains brunes sa tasse d'alfa remplie d'eau fraîche. Je la voyais avec ses draperies, son diadème, ses yeux baissés ; je m'imaginai entendre résonner dans les ténèbres

la rhaïta et le bendir... Près de moi, le Khalife n'était qu'une ombre entre les ombres. Ce souvenir de Zohira l'entraînait, lui aussi, loin des Calabrais. Et ce fut d'une voix toute changée qu'il poursuivit sa confidence.

— Vous vous rappelez Zohira?...
Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, elle pouvait bien avoir huit ans. Elle habitait chez sa sœur Aïchouch, l'Ouled-Naïl la plus recherchée de Ben Nezouh. On voit ainsi beaucoup de ces enfants chez les prostituées du Sud : ce sont leurs sœurs ou leurs parentes. Elles les aident à faire leur toilette, à disposer leurs nattes où elles emmêlent, pour les rendre plus lourdes, des tresses de laine

rouge et noire ; elles font leurs courses en ville, leurs commissions chez leurs amants, s'initient à l'art compliqué des onguents et des fards, et apprennent aussi à danser. La présence de ces enfants en ce lieu serait tout à fait intolérable, si toute cette gracieuse engeance n'avait ce charme particulier aux petites filles arabes, que n'ayant plus, à sept ans, aucun secret à apprendre, elles gardent encore de l'innocence.

Je me rendais fréquemment dans le quartier des Naïliat par devoir professionnel ou plaisir, tantôt à l'heure de la baïonnette dégainée, quand les Joyeux, après la soupe, envahissent les cours intérieures, enlèvent les femmes de force et parfois les laissent mortes ; tantôt à

l'heure où les soldats ayant réintégré leur caserne, la Naïlia danse pour celui qui la paie, et où tout le quartier retentit d'une musique infernale.

Je ne passais guère devant la case d'Aïchouch sans dire bonjour à Zohira. A ma vue, elle faisait l'effrayée et courrait se cacher derrière la malle ornée d'un croissant et d'une étoile, qui composait avec le tapis tout le mobilier de sa sœur. Je la pêchais par sa gandourah, et quelquefois par la peau comme on fait d'un petit chien ; elle criait, se débattait, puis elle sautait sur mes genoux, prenait mon casque ou mon képi, l'enfonçait comiquement sur sa tête, imitant tous mes gestes avec la grâce incomparable qu'ont les enfants arabes ;

et si je désirais demeurer en tête à tête avec sa sœur, il me fallait employer mille ruses pour éloigner de nous ce démon familial, persécuteur et jaloux.

Un beau jour elle disparut. Je m'informai près d'Aïchouch de ce qu'elle était devenue. Elle me répondit gravement que la petite était mhadjoubâ, c'est-à-dire enfermée dans la maison maternelle, comme toute honnête fille d'Islam en âge de se marier.

Deux ou trois années s'écoulèrent. J'avais complètement oublié ma petite amie Zohira, quand un soir après dîner, passant chez les Ouled-Nâils, j'entendis des hurlements inhumains sortir de la tanière d'Aïchouch. J'entrai, et trouvai là, criant, gesticulant, toutes prêtes à

en venir aux mains, Aïchouch et sa mère, et dans un coin, un petit paquet de voiles où je voyais briller deux yeux. Sitôt que j'eus franchi le seuil, ce petit paquet s'anima, bondit, vint s'abattre à mes pieds. Je reconnus alors Zohira, très embellie et devenue femme, bien qu'elle conservât encore beaucoup des traits de l'enfance. A travers ses explications et ses larmes, je finis par démêler qu'on voulait la marier à un chaouch de soixante ans, qui venait de faire fortune en abattant d'un coup de fusil, — pour le compte d'un riche Caïd dont il servait la vengeance, — un détenu qu'il conduisait à Djelfa. Il était borgne et grêlé, et Zohira, ayant appris de ses autres épouses la triste existence qu'elles me-

naient, s'était enfuie de la maison maternelle pour demander asile à sa sœur, où sa mère l'avait relancée.

Après avoir calmé la vieille, je me disposais à sortir, mais la petite s'accrochait à mes genoux, en donnant toutes les marques du plus violent désespoir. « Ne m'abandonne pas ! criait-elle. Tu ne connais pas ma mère, c'est une terrible sorcière ! Il lui enverra du sucre, du café, des bracelets d'argent, et alors je serai perdue ! Donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab, ou emmène-moi dans ta maison ! »

Que risquais-je d'emmener chez moi cette enfant, dont le seul désir semblait être de se prostituer pour échapper à sa mère ? Je n'avais d'ailleurs d'autre pen-

sée que de la mettre à l'abri pour une nuit, me promettant d'aviser le lendemain. « Voile-toi, lui dis-je, et suis-moi. » La grande sœur approuva ; la vieille, par miracle apaisée, se précipita sur ma main qu'elle couvrit de baisers, en criant : « Tu es notre père, fais de nous ce que tu voudras ! »

Zohira s'était voilée et nous sortîmes ensemble. Dans la rue, nous nous heurtâmes à ses frères exaspérés, qui avaient déjà touché une prime du chaouch, et qui, reconnaissant leur sœur sous ses voiles, l'accablaient d'ignobles injures. Mais la vieille leur ayant glissé quelques mots à l'oreille, ils m'embrasèrent les mains à leur tour. Je les repoussai avec dégoût, plus irrité de ces

marques de servilité que d'une colère à laquelle j'aurais su répondre, et regrettant déjà l'aventure où je m'étais laissé entraîner. Sait-on jamais les suites que peut avoir, dans un louche milieu indigène, une histoire de cette sorte?

Je regagnai ma maison, suivi de la petite tremblante, dont j'entendais sonner derrière moi les bracelets; je l'installai dans une chambre d'ami; je lui portai de l'eau que j'allai puiser moi-même, des raisins, des dattes fraîches qui restaient de mon dîner; enfin je lui montrai le lit, en lui disant qu'elle était chez elle, et lui souhaitai bonne nuit. De nouveau elle se mit à mes genoux, recommença de m'embrasser les mains, m'assurant que j'étais son

père et qu'elle était mon esclave, — tout cela avec des larmes qui finissaient par m'émouvoir plus que je n'aurais voulu. Cependant je me repris. « Dors, ma fille, lui dis-je, et ne t'inquiète de rien. » Et cette fois je me retirai, tandis qu'elle relevait la tête, suspendait un moment ses pleurs et me regardait d'un air stupéfait.

Je passai une nuit détestable. Tantôt je me trouvais ridicule et m'en voulais de me priver du plaisir d'avoir près de moi, à cette heure, un petit être charmant ; tantôt ce sentiment me semblait honteux, car l'image de la femme presque faite, que je n'avais qu'entrevue, n'avait pas encore effacé le souvenir de l'espiègle Zohira que j'amusais autrefois

sur mes genoux. Pour calmer mon énervement, j'essayai de fixer mon esprit sur son ignoble famille. Quelque volonté que j'en eusse, il me fut impossible de dormir. Et le pouvais-je? quand dans la chambre voisine j'entendais la petite chanter une triste mélodie pour se distraire de son ennui.

Le matin arriva sans que j'eusse pris la décision de la renvoyer chez sa mère, ou bien de la garder avec moi, ou bien encore de lui délivrer, comme elle m'en suppliait la veille, un permis pour aller au Mzab. Je me levai, résolu pourtant à ne pas m'en embarrasser davantage. Sitôt que je fus habillé, je me dirigeai vers sa chambre où je la trouvai étendue, non sur le lit mais par terre, comme

au temps où elle habitait chez sa grande sœur Aïchouch, toute repliée sur elle-même et paraissant endormie. Je m'approchai : ses yeux étaient grands ouverts. « Eh bien, Zohira, lui demandai-je, es-tu consolée ce matin? » Elle ne bougea pas, ne répondit rien, deux larmes parurent à ses longs cils. Je me penchai pour les essuyer ; elle m'écarta avec humeur, et me dit d'une voix piteuse : « Laisse-moi, laisse-moi, et donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab ! » — « Mais non, lui dis-je, mais non, reste ici ; tu es chez toi, tu y seras à l'abri ; ne pleure pas. » Elle me repoussa plus brusquement. Je me piquai au jeu. Elle se débattait comme autrefois, quand je

la pêchais par sa robe derrière la malle de sa sœur. Tout à coup, relevant la tête, elle mit ses lèvres sur les miennes et pressa contre moi ses jeunes seins. Cela fut si rapide, qu'un instant j'en demeurai étourdi. Puis, je ne songeai plus à discuter avec moi, ni à la décision que j'avais prise... Le jour même, suivant la coutume arabe, je voulus envoyer à sa mère l'argent de sa dot. « Laisse cette chienne ! s'écria-t-elle indignée. Je veux d'abord qu'elle me demande pardon ! » Et tout ce que je pus en obtenir fut qu'elle envoyât à la vieille une gandourah de quatre francs cinquante !

Je vécus, pendant quelque temps, dans une sorte de rêve amoureux. Tout

ce qui m'intéressait autrefois me semblait fade et sans plaisir ; je ne pouvais aller jusqu'aux palmiers de l'oasis, sans que l'image de Zohira vînt m'assaillir et me forcer à revenir sur mes pas. Je la trouvais étendue à l'endroit même où je l'avais laissée, toujours prête à l'amour, et pourtant je ne me souviens pas l'avoir jamais prise sans combat. Elle se débattait comme au premier jour, et après une parade, une sorte de duel amoureux, une comédie toujours pareille, mais qui n'a rien d'artificiel, car elle est naturelle à cette race, elle finissait par succomber comme si je lui faisais violence. Parfois même, elle se défendait avec un emportement si sauvage que je m'arrêtais, hésitant,

retenu par mes préjugés et la délicatesse d'Europe. Qu'y avait-il alors dans ses yeux? le regret d'un mâle plus brutal, ou la fureur de penser que, si je ne la forçais point, c'est que je la méprisais? Je me plaisais à la contempler dans le clair-obscur d'une chambre, au soleil, sous les figuiers du jardin, dans l'eau de la séguia qui la couvrait d'un émail éblouissant, ou bien la nuit, sur la terrasse, où elle semblait un beau fruit mûr un peu sombre. Je ne me lassais pas d'admirer cette perfection de formes qui ne saurait plus exister chez les races où le costume ajusté a remplacé la draperie, ces membres fins sans maigreur, ces articulations délicates, cette chair ambrée

que tout reflet irise et rend pareille à ces raisins ou à ces prunes dont la pulpe lumineuse brille sous une enveloppe lustrée. Qu'elle se crût lésée dans son affection, contrariée dans ses fantaisies, et sa susceptibilité incroyable lui inspirait des dédains, des trouvailles d'une cruauté subtile ; puis, un mot qui la touche, le souvenir qui lui revient d'un bienfait, elle m'accablait des marques de la tendresse la plus imprévue. J'avais fini par avoir d'elle une connaissance empirique, qui me permettait de deviner à peu près ce que dans telle ou telle occurrence elle pourrait dire ou faire. Va-t-on jamais beaucoup plus loin chez les êtres ! J'imaginai toujours dans ses yeux je ne sais quel secret que

je finirais par découvrir ; je rassemblais autour d'elle les rêves que je faisais sur sa race et son pays ; et en fin de compte, ce que j'aimais dans cette âme fermée, c'étaient peut-être les songes qui depuis tant d'années montaient pour moi des jardins... De tous ces moments précieux, me reste-t-il autre chose que le souvenir d'un parfum, le bourdonnement tumultueux d'une musique engourdissante, une fièvre, un long frisson qui court encore dans mon sang à rappeler ces heures enchantées, et l'envie imbécile de vouloir les revivre !

Aussi longtemps que dura ma prospérité dans l'oasis, Zohira ne regretta rien. J'avais obtenu sans trop de peine qu'elle cessât tout à fait de voir son

ignoble famille, sa mère qui rêvait toujours pour elle du chaouch borgne et grêlé, sa sœur la pauvre Aïchouch, et ses gredins de frères qui passaient leur temps à boire l'anisette de Mammo. Elle était fêtée, admirée de tous les gens qui venaient dans l'oasis. Avec sa beauté sauvage, son méchebek de plume et d'or, ses colliers, ses voiles de soie, elle apparaissait un peu comme une jeune reine barbare. Mais le proverbe a raison : quand la trame du bonheur commence de se déchirer, elle se défait tout entière. Au milieu de mes soucis, mon humeur s'était assombrie. Je négligeai un peu Zohira. Pouvais-je empêcher qu'elle cherchât quelque plaisir autour d'elle? exiger qu'elle renonçât, pour me

plaire, au bonheur qu'ont toutes les femmes, et surtout celles d'Orient, à échanger inlassablement des propos sans intérêt? Sa sœur Aïchouch vint la voir; bientôt la mère accompagna la fille; quelques amies se glissèrent jusque chez moi, ses frères même pendant mon absence. C'étaient alors des bavardages sans fin autour de cette horrible bière pâle qu'on fabrique à Saint-Étienne et qui remplace le champagne dans les mauvais lieux du Sud. En s'en allant, chacun emportait du sucre, du café, des conserves, des ustensiles de cuisine, tout ce qu'il y avait dans la maison. Mohammed et sa femme essayaient, mais en vain, de s'opposer au pillage. Ah! le temps était loin où je devais élever la

voix pour qu'elle consentît à envoyer quelque présent à sa mère!

Un matin, je la vis rentrer à la maison tout en larmes. Une jeune prostituée d'Alger avait traité de cathédrale le haut diadème d'or, le somptueux méchebek qu'elle portait sur la tête. Cette plaisanterie, empruntée sans doute à quelque homme des bataillons d'Afrique, l'avait exaspérée. Et maintenant, accroupie devant son méchebek qu'elle avait laissé tomber, elle donnait libre cours à ses larmes et ne s'interrompait de pleurer que pour me supplier de la laisser s'habiller désormais à la façon des Roumis! Elle marquait un chagrin si naïf, elle montrait tant d'aversion pour ce malheureux mé-

chebek, qui lui allait pourtant si bien, que je faillis me laisser fléchir. Cette fois cependant je tins bon. Le soir même, elle abandonnait mon logis et se retirait chez sa mère.

Je goûtai, pendant quelques jours, un repos oublié depuis longtemps. Mais une maison arabe où ne flotte pas un voile de femme, où ne tinte pas un bracelet, où l'on n'entend plus de cris, c'est le séjour de l'ennui. Sans doute, cette petite barbare était insupportable, mais elle avait des mots, des gestes qui faisaient tout oublier. Je sentis que j'avais pour elle un attachement plus profond que celui des premiers jours, car il était sans illusions et j'avisai sur-le-champ aux moyens de la rappeler près de moi.

Je me rendis donc à la cuisine, où je trouvai la vieille Arabe, fortement teintée de sang nègre, qui préparait les ragouts et les kousskouss. « Eh bien, Mabrouka, lui dis-je, que me donnes-tu, ce soir à dîner? » — « La nourriture est toujours amère, quand le cœur est triste, » répondit-elle en clignant des yeux. — « En effet, répliquai-je, mais j'espère que des personnes de bon conseil aplaniront les difficultés. » Son œil prit une expression plus fine encore, et mieux que toute parole me prouva qu'il était superflu de m'expliquer davantage : l'âne comprend par une *demza* (coup de poing), l'intelligent par une *ghemza* (un clin d'œil).

Deux heures plus tard je la voyais

revenir, courbée sous le poids des paquets dont l'avait chargée sa maîtresse. Derrière elle, Zohira s'avavançait dans ses voiles de soie, avec une lenteur de sultane. Elle entra chez moi sans mot dire, me saisit dans ses bras, me renversa sur le tapis... Seulement, dès le lendemain, elle remplaçait son méchebek d'or par un abominable chapeau, l'antique melhafa par une *rouba* sans taille et à larges volants, et ses babouches par des souliers vernis. Sa barbarie native, qui s'harmonisait si bien avec sa toilette exotique, apparaissait cruellement sous ces oripeaux d'Europe. Du coup, elle semblait devenue plus barbare, et elle le devenait en effet. Sans doute, je ne m'étais jamais imaginé que

d'avoir vécu près de moi eût rien changé à sa nature primitive ; mais du moins j'avais cru ne pas lui faire regretter la vie de sa sœur Aïchouch dans la rue du Tourbillon ! Et voici qu'à mesure qu'elle perdait son insouciance enfantine, je sentais en elle le regret des matinées qui s'écoulaient à bavarder devant une case sordide au bord d'un infect ruisseau, des nuits passées à danser et à boire le pippermint et la bière, et de ces intrigues amoureuses qui sont toute la vie des femmes dans le Sud... Le monde obscur des croyances et des superstitions, qui sommeillait dans son âme puérile, se réveillait avec l'âge. Elle allait rendre visite à toutes les sorcières de l'oasis. Elle s'était prise pour le

Marabout d'une crainte et d'une admiration idolâtre, tant qu'il eût été plus facile de lui arracher un faux serment par le nom d'Allah, qui est loin, que par celui de Si Aïssa, qui habitait le village. Chaque fois qu'il la rencontrait, le sinistre personnage s'arrêtait pour lui faire honte de vivre avec un Roubi et attirer sur sa tête les malédictions du ciel. Pour apaiser sa colère, elle lui envoyait des cadeaux, elle le visitait en secret. Tous les soirs, je découvrais quelque nouveau scapulaire à son cou, quelque papier graisseux dans ses nattes. Un jour même qu'elle était malade, elle réclama Si Aïssa avec une telle insistance que, pour ne pas aviver sa fièvre, je consentis à le faire venir. Elle guérit

grâce à mes soins, mais le prestige du Marabout s'accrut encore de ce miracle. Elle ne faisait plus rien maintenant sans lui demander son avis. Il finit par incliner jusqu'au crime cette petite cervelle d'oiseau...

Pendant ce temps, la malheureuse oasis enlaidissait à vue d'œil. Un riche industriel du Nord, qui s'était pris de goût pour notre charmant village, avait créé au bord de l'Oued un délicieux jardin qu'il ouvrait au public deux ou trois jours par semaine. Une muraille de trois cents mètres formait, le long de la rivière, une agréable terrasse ombragée de gommiers du Sahara, d'où le regard s'étendait par-dessus les dunes jusqu'aux montagnes. Des sommes

énormes avaient été dépensées pour rassembler ici les arbres les plus différents de forme et de couleur qui poussent sous les Tropiques ; des fleurs rares y étaient entretenues avec soin ; on marchait dans les allées sur des mosaïques de cailloux roses et bleus, et de gracieux pavillons rappelaient parmi ces fleurs tous les styles que la fantaisie arabe a fait naître des Pyrénées à l'Himalaya. Pour le passant, c'était un inoubliable souvenir ; pour les indigènes et les Nomades, qui ne séparent pas les délices éternelles d'avec les beaux vergers, une sorte de lieu divin. Mais dans cette prodigalité d'un esprit magnifique les affreux Calabrias ne voyaient qu'une insulte à leur misère : ils évitaient d'y passer !

Dès qu'ils furent devenus les maîtres, on les vit envahir le beau jardin. Ils y venaient boire l'anisette, cassaient les tables et les bancs, couvraient d'inscriptions obscènes les murs blancs des kiosques moresques. S'ils rencontraient le propriétaire, ils redoublaient à son approche de grossièreté dans leurs propos. Celui-ci, à bout de patience, les fit mettre un jour à la porte par ses jardiniers indigènes. Vous imaginez le scandale ! On lui rendit la vie impossible ; on se vengea sur ses domestiques, qui furent accablés d'amendes et de jours de prison pour des délits imaginaires. Saturé de dégoût, il abandonna l'oasis. Mais avant de partir, il fit exhausser tous les murs, fermer toutes les portes,

et donna l'ordre à ses gens de veiller non plus aux arbres mais à l'entretien des murailles, afin que son jardin restât là comme un témoignage de la barbarie calabraise. Le beau jardin se défit lentement. La séguia le traversait toujours, mais son eau n'était plus diligemment distribuée. Les arbres qui ne poussaient pas sur ses rives dépérèrent et moururent. Déracinés par le vent, ils s'amoncelaient les uns sur les autres ; les kiosques tombèrent en ruine, et ce fut pendant des années un paysage d'une tristesse infinie, ces troncs, ces branches desséchées, ces frêles bâtiments avec leurs terrasses crevées et leurs murs écroulés, tandis qu'au bord de la séguia, une rangée d'arbres d'un

vert intense et des palmiers toujours fiers passaient sur cette désolation.

Dans ce lamentable spectacle, il y avait pour moi, je l'avoue, je ne sais quelle affreuse douceur. Plus ces Barbares triomphaient, et plus je voyais clairement qu'en essayant de protéger la beauté de ces lieux, ce n'était pas le vain songe d'un poète, mais la vie même de ce village que j'avais voulu sauver ! Chaque jour d'ailleurs cette vie, immémorialement attachée à ce sol, allait s'affaiblissant davantage. Le bruit s'était mystérieusement répandu que le Gouvernement allait interdire aux femmes de sortir voilées dans les rues, qu'il faudrait payer cinquante francs pour se faire circoncire, et que tout cha-

pelet serait prochainement imposé d'une taxe de cinq francs cinquante. On racontait aussi que tout Arabe qui émigrerait en Syrie, recevrait là-bas, du Sultan, une vache, un terrain et de l'argent, pour subvenir aux premiers frais du séjour. C'était Gonzalvez et sa bande qui faisaient courir ces rumeurs. Personne peut-être n'y aurait ajouté foi, si le Marabout lui-même ne s'était employé à les confirmer en tous lieux. Lorsque ces étranges nouvelles me revinrent aux oreilles, elles s'étaient déjà implantées dans ces esprits que rien n'étonne. Beaucoup de gens, dans le village, vendirent le petit lopin de terre qu'ils possédaient au bord de l'oued, et abandonnèrent le pays pour une contrée

plus heureuse. « Nous ne sommes ici qu'une poussière, disaient-ils. Nous sommes méprisés, détestés, traités en bêtes de somme. Peut-être qu'en cherchant bien nous trouverons dans le monde un coin de terre où nous pourrions vivre en paix. » J'essayai de les retenir : mes efforts furent inutiles. Une à une, je voyais les portes se fermer dans le petit village de boue. En quelques mois, Ben Nezouh et ses alentours se dépeuplèrent du plus grand nombre de leurs habitants indigènes ; et si traversant ces régions, vous demandiez suivant la formule arabe : « Le pays est-il plein ? » c'est-à-dire : « Est-il heureux ? » les gens vous répondaient tout d'un trait : « Demande plutôt

s'il n'est pas tout à fait vide ! »

Ce qui arriva des pauvres exilés, vous le devinez sans peine. Ils ne reçurent en Syrie ni la vache, ni les terrains, ni l'argent qu'on leur avait promis. Les malheureux allèrent pour la plupart s'engager sur les chantiers du chemin de fer de Bagdad, ou s'employer en Mésopotamie aux travaux d'irrigation. Quelques-uns reparurent à Ben Nezouh. Ils trouvèrent les Gonzalvez, les Mammo et les autres installés dans leurs jardins. Et ces jardins, vous avez vu de vos yeux ce qu'ils étaient devenus ! C'est qu'il est aussi difficile de bien soigner un palmier que de conduire un chameau. Il faut savoir grimper au faite sans abîmer le tronc, avoir

l'agilité d'un singe pour aller d'un arbre à l'autre, au temps de la fécondation, secouer le pollen des arbres mâles sur les fleurs des palmiers femelles, aplatir et rabattre les branches, et disposer les régimes de façon à les présenter au soleil. Cela demande de la souplesse, de la force, enfin un long apprentissage. On est cultivateur de palmiers de père en fils, comme on est berger de moutons ou conducteur de caravanes. A Ben Nezouh où nous étions déjà dans des régions un peu froides, il fallait des soins infinis pour faire produire des fruits à ces arbres délicats. Les bons jardiniers étaient rares. Eux partis, qu'arriva-t-il? Les dattiers mal soignés dépérèrent peu à peu. Ils com-

mencèrent par ne plus donner de fruits, alors on leur coupa la tête pour en faire des arbres à vin, — ce vin de palme un peu fade, qui n'est pas sans agrément. Puis les arbres déclinant de plus en plus, on en abattit un grand nombre pour employer leur tronc fibreux au coffrage des puits et à la construction des gourbis, et à leur place on vit pousser le triste peuplier d'Italie, qui n'a ni fleurs ni fruits, pompe l'eau souterraine et ne fournit aucune ombre, mais qui pour ces exilés est un rappel des vallées natales, le signe d'une prise de possession de la terre, une sorte de drapeau qu'ils plantaient sur l'oasis !

Est-ce donc un mal inévitable que toute colonisation se fasse ainsi par la

violence et la ruse, et aboutisse en fin de compte à l'expropriation du vaincu? Au moins, dans notre Afrique, n'était-il pas possible de conjurer cette fatalité? Avec ses hauts plateaux, ses déserts, ses pluies rares, l'Algérie ne saurait nourrir une population très nombreuse. Si peu que nous fussions, nous aurions suffi, j'en suis sûr, à la mettre en valeur si nous avions utilisé intelligemment l'indigène. Nous avons préféré appeler à notre aide toutes les races de la Méditerranée. Aujourd'hui le mal est fait, et il est irréparable. Nous n'empêcherons plus nos prétendus frères latins de nous submerger lentement; nous ne pouvons penser, non plus, anéantir la population indigène qui s'accroît tous les

jours, et le résultat le plus certain que nous ayons obtenu, c'est d'avoir créé, à côté de la misère arabe, qui, elle, a sa noblesse, une autre misère plus sinistre !

Depuis longtemps, les touristes avaient abandonné ce séjour déshonoré. Tout voyageur apparaissait à la racaille étrangère comme un individu suspect. Sous prétexte de contrebande, on fouillait dans ses bagages ; s'il feuilletait un Bædeker, les agents municipaux s'approchaient avec méfiance ; s'il cueillait par hasard un fruit, une branche dans un jardin, comme cela vous est arrivé, on le frappait d'une amende ; s'il donnait à porter son fusil à un indigène, le fusil était confisqué, — pour la raison qu'un Arabe n'a pas

le droit de porter une arme ; s'il emmenait danser chez lui quelque femme des Ouled-Naïls, le vertueux Gonzalvez le faisait expulser pour outrage à la pudeur ! Notre Société fit faillite. L'hôtel fut vendu à vil prix et racheté par Mammo. Guides, interprètes, garçons d'hôtel, tout ce qui vivait autrefois des touristes, et qui mourait de faim aujourd'hui, avait formé des bandes pour dépouiller les caravanes. Accablés d'impôts et d'amendes, expropriés de leurs vergers, ruinés par l'anisette espagnole devenue la liqueur nationale, un grand nombre d'indigènes se joignaient à ces pillards. La police elle-même semblait organisée tout exprès pour assurer l'insécurité du pays ! Le

commissaire et ses agents avaient la haute main sur la ville ; les gendarmes gardaient l'oasis ; les officiers du Bureau arabe régnaient sur le désert. Officiers, commissaires, gendarmes se jalousaient entre eux et n'arrivaient jamais à s'entendre. C'était un jeu pour les bandits d'échapper à ces trois polices, en passant en un clin d'œil d'une juridiction dans une autre.

Les gendarmes, exaspérés de ne jamais saisir un pillard, rapportaient, chaque matin, une moisson d'armes invraisemblables, enlevées à d'inoffensifs Nomades, — vieux fusils à pierre ou à capsules, souvent sans chien et sans détente et le canon crevé, composés de cinq ou six pièces ayant appartenu à des

armes différentes, raccommodés avec des fils de fer par des armuriers de fortune, mais qui de loin pouvaient faire illusion, tenir en respect les brigands, et gonflaient de satisfaction le cœur naïf de ces caravaniers, dont ç'a toujours été l'orgueil d'avoir une arme sur le dos. Les pillards, eux, étaient tranquilles : ils mettaient autant de soin à dissimuler leurs armes que les autres d'ostentation à les laisser paraître, mais ils savaient les tirer au bon moment !

Ajoutez que tous les bandits n'agissaient pas à main armée. Gonzalvez avait prodigieusement étendu son industrie de terrains-pièges. Il possédait maintenant plusieurs hectares à la source de l'oued. Là, il avait fait bâtir

une sorte de vide-bouteilles, d'où il surveillait le désert en prenant l'apéritif. On ne pouvait mener boire les troupeaux sans risquer à tout moment de piétiner ses cultures, et le drôle se vantait de gagner, en saisies et en procès-verbaux, dix fois ce que sa terre rapportait en une année !

Vainement le juge de Ben Nezouh s'efforçait de lutter contre ce brigandage, qui avait fait de l'oasis un faubourg de Naples ou de Palerme. Que pouvait-il quand l'administration tout entière était aux mains des voleurs, et que les fonctionnaires indigènes eux-mêmes, depuis l'agha jusqu'au dernier des chaouchs, se tournaient contre leurs coreligionnaires, par un effet de cette

corruption qui fait presque inévitablement de tout Arabe en place un coquin, et qui semble si naturelle à cette race qu'on peut se demander si par là elle n'est pas nécessairement condamnée.

Désarmés par les gendarmes, fusillés par les brigands, détroussés par le maire, les caravaniers désapprirent à leur tour les chemins de Ben Nezouh. La solitude et le silence s'établirent partout sur les sables. Notre désert devint un désert mort, car il y a des déserts où l'on sait qu'à tout moment peut surgir à l'horizon la silhouette d'un animal ou d'un homme — et cette attente seule suffit à peupler tout l'espace — mais il en est où les yeux ne guettent rien, où l'âme est vraiment sans espoir, et dont

aucune solitude ne peut égaler la tristesse...

Quant aux Français de l'oasis, les uns, ruinés, avaient dû repartir ; les autres avaient lutté quelque temps avec moi, mais on ne se bat pas indéfiniment sans espoir. Leurs récoltes étaient pillées, leurs troupeaux empoisonnés, leurs domestiques obligés de les quitter et même de s'expatrier pour échapper aux représailles. Lassés d'une lutte inutile, ils finirent par se ranger du côté des Calabrias, et devinrent plus féroces qu'eux. Infortunés compatriotes ! Que de fois j'ai réfléchi sur leur cas ! Que de fois je me suis demandé s'il n'était pas hypocrite, ou à tout le moins inutile, de se répandre en récriminations contre

les étrangers ! Après tout, s'ils nous envahissent, n'est-ce pas notre faute ? Pourquoi leur avons-nous laissé la place libre ? N'y a-t-il pas chez nous un affaiblissement du sang, un défaut de force vitale ? Et quand nous réussissons, valons-nous toujours mieux qu'eux ?

Il n'y eut pas jusqu'au maître d'école qui ne connut, à son heure, la disgrâce d'être né Français. On l'accusa de négliger les enfants des colons au profit de deux ou trois petits Arabes qui demeureraient encore, d'introduire la politique à l'école, de fomenter des discordes dans le conseil municipal. Un inspecteur arriva : trente témoins confirmèrent l'exactitude des faits allégués. Le pauvre diable vint me voir pour me prier de

prendre sa défense. Une obscure sympathie, le sentiment d'une fraternité de race le jetaient vers moi dans le chagrin. « Ah ! me dit-il, comme vous aviez raison de lutter contre ces gens-là ! Comme j'en suis revenu ! Ils soulèveront tant de haine qu'ils nous feront perdre l'Algérie ! » Mais comme il ne pouvait tout à fait renoncer à ses vieilles idées : « Si seulement on me nommait en France ! me dit-il avec un soupir. Je déteste autant les Arabes que tous ces étrangers ! » On l'expédia quelque part, je ne sais où, sur les Hauts-Plateaux, et je restai seul à Ben Nezouh, dernière épave des premiers colons de France installés dans le village. D'ailleurs je n'y restai pas longtemps.

Depuis des années déjà on m'aurait fait disparaître, si mon domestique Mohammed ne m'avait averti de toutes les intrigues que les Gonzalvez et les Mammo tramaient avec la pègre indigène, et que mon regard d'Européen n'aurait jamais pu saisir. Rien n'échappait à ses yeux de Nomade, qui peuvent retrouver après des mois la piste d'une bête égarée et reconnaître à la seule trace de ses pas si une femme est laide ou jolie. Avant d'entrer chez moi, il avait fait la contrebande du sucre dans le Sud. C'est vous dire quel homme c'était, car je ne connais pas de gens qui aient plus d'énergie que ces contrebandiers du désert. Bien souvent il m'a raconté les prodigieux voyages

qu'ils font à travers le Souf et l'Erg. D'ordinaire, c'est à Gabès qu'ils vont chercher la marchandise. Ils la chargent à dos de chameau dans des sacs de laine, qui compriment si rudement le flanc des bêtes qu'on en voit peu résister à deux ou trois expéditions de ce genre. Puis la caravane se met en route vers les déserts les plus affreux, les plus brûlés qu'il y ait au monde. Là, sur d'immenses espaces on ne trouve qu'un puits, le puits de Bereçof. Mais la douane y est installée. Il faut descendre plus au sud, faire un immense détour à travers l'Erg sans eau, sans chemins connus, embrasé ; les chameaux glissent des quatre pieds sur les pentes de sable, et crient désespé-

rément en agitant leurs grands cous ; on doit alors les décharger, les faire agenouiller, les charger de nouveau, puis la marche reprend. Les contrebandiers s'en vont, la bouche étroitement voilée, serrés dans leurs vêtements de laine, pour ne rien laisser perdre de l'humidité de leur corps ; ils ne parlent plus, n'urinent plus ; pour apaiser la soif qui les brûle, ils ne trouvent en chemin que de gros scarabées qui vivent dans ces sables, et qu'ils brisent entre leurs dents. Quand enfin on rencontre un puits, les caravaniers novices se précipitent sur l'eau, mais les anciens les arrêtent. Ils fabriquent dans une gamelle un épais sirop de dattes ; on s'en rince la bouche, on le boit lentement, puis on mange

un peu de galette, et l'on peut alors seulement étancher sa soif à longs traits... Mais je reviens à mes Calabrais.

Un soir, quelqu'un frappe à ma porte. Mohammed descend ouvrir. C'était un frère de Zohira qui venait avertir sa sœur que leur mère était au plus mal et qu'elle réclamait mon secours. A cette nouvelle, Zohira se mit à pousser des cris et à se déchirer le visage. Je lui dis, pour l'apaiser, que j'allais voir la vieille aussitôt. Elle ne demanda pas à me suivre — ce qui ne me parut pas étrange, mais frappa Mohammed, car il me dit à l'oreille : « Prends garde, la femme est traîtresse... » Je ne m'arrêtai pas à ces mots, et rejoignant le

frère de Zohira qui m'attendait dans la rue, nous nous dirigeâmes ensemble vers le quartier où demeurait la malade

Au moment où nous passions dans un de ces couloirs voûtés, si nombreux à Ben Nezouh, et tout à fait obscurs à cette heure, je me sentis frappé dans le dos. Au cri que je poussai, Mohammed, qui nous avait suivis sans rien dire, se précipita sous la voûte. Le lendemain, je me réveillai dans un lit de l'hôpital, en assez piteux état. Je demandai à voir mon domestique : on me répondit que c'était lui qui m'avait assassiné et qu'il était sous les verrous ! En dépit du mauvais vouloir des autorités locales, j'obtins qu'on le relâchât sur-le-champ, et qu'on

arrêtât à sa place les deux frères de Zohira. La nuit même, un trou était fait dans le mur de la prison. Les gredins avaient disparu.

D'ailleurs, étaient-ce eux les vrais coupables? Qui les avait poussés? Qui leur avait fait la *ghemza*, le fameux clin d'œil arabe, le conseil perfide que l'on donne sans mot dire, qui est saisi au passage, et dont il ne reste pas plus de trace que d'une ombre sur un mur? Dans la plupart de ces assassinats commis sur des Européens par la crapule indigène, si vous cherchez les causes, vous surprendrez presque toujours la main d'un autre Européen... Avec quelques douros, ou seulement la promesse d'une place dans la police, à la mairie

ou au Bureau arabe, on a tôt fait de trouver un pauvre diable prêt à jouer de la matraque dans un endroit écarté ! Rappelez-vous Morès et sa mort mystérieuse, mais qui n'a rien de surprenant pour qui connaît les gens et les habitudes du Sud... Quant à ma triste maîtresse, quelle part eut-elle dans cette affaire ? Fut-elle véritablement complice, ou bien un misérable instrument entre les mains de ceux qui voulaient me faire disparaître ? Le Marabout lui avait-il fait la leçon ? Ses frères l'avaient-ils terrorisée ? Je n'ai jamais éclairci ce mystère. Rien ne semblait avoir changé dans ses sentiments pour moi : elle continuait de se montrer ce qu'elle avait toujours été, capricieuse, fantasque, avec

les mêmes élans de tendresse imprévue. Sitôt qu'elle eut appris qu'on m'avait assassiné, son premier soin fut de courir dans la partie de la maison où habitaient Mohammed, sa femme et leurs enfants. Suivie de sa sœur Aïchouch et de sa vieille mère, ressuscitée par miracle, elle s'élança sur la pauvre Nomade, la frappa au visage avec ses bracelets et la jeta dehors en criant : « Chienne ! Fille de chienne ! Ton chien de mari ignore la reconnaissance, il a tué son bienfaiteur ! Sors d'ici avec tes bâtards ! » Mais lorsqu'à deux jours de là, Mohammed quitta la prison et reparut au logis, elle se mit à crier bien haut, devant tout le quartier rassemblé, que puisque

j'étais assez fou pour garder encore sous mon toit celui qui m'avait assassiné, elle n'y resterait pas une minute de plus ! D'ailleurs, Si Aïssa ne l'avait-il pas prévenue ! J'étais un ennemi de la religion et du Prophète. Et plutôt que de vivre plus longtemps avec un Roumi, elle préférait gagner sa vie comme sa sœur Aïchouch. Ce qu'elle fit incontinent, après avoir obtenu pour deux douros un certificat de santé du médecin d'Alicante.

Cette fois, je ne résistai plus aux prières de Mohammed. Je confiai ma maison, pour la vendre, aux soins d'un avoué de Médéah ; et en caravane toute simple, mon domestique, sa femme, leurs trois enfants et moi,

nous prîmes le chemin du désert.

Je fuyais, j'étais un vaincu ! La détresse m'emplissait le cœur, et aussi l'horrible regret de ce que je laissais derrière moi. Rien pourtant ne demeurerait plus de ce que j'y avais aimé. J'avais bâti une ville, mais pour la voir se ruiner sous mes yeux ; j'avais voulu attirer des gens de ma race dans ce pays, et je n'avais fait que hâter l'invasion de hordes étrangères ; j'avais pensé élever les indigènes à une civilisation supérieure, et tout ce qu'il y avait de noblesse et de poésie avait fui depuis longtemps ce village, où il ne restait plus maintenant qu'une population misérable, qui à ses vices naturels avait ajouté les nôtres. Des

ruines, des espoirs déçus, un amour malheureux, je ne laissais pas autre chose. Mais il y a dans la vie de ces minutes désespérées où l'on regrette tout cela plus encore que le bonheur!

Penché sur mon cheval, je m'en allais tristement, sans même jeter un regard derrière moi. Tout à coup, je vis Mohammed qui chevauchait près de moi, s'élançant ventre à terre, en faisant tournoyer au-dessus de sa tête sa matraque d'olivier sauvage, comme un fusil dans une fantasia. D'un coup d'œil je compris tout. Là-bas, près du Ras el Aïoun, dans son fameux terrain-piège, Gonzalvéz était assis sous sa tonnelle de roseaux. Près de lui, Mammo, le pharmacien et le curé maltais. Évi-

demment cette racaille s'était donné rendez-vous pour contempler notre fuite et jouir de mon humiliation. En attendant notre passage, ils prenaient l'apéritif.

La foudroyante arrivée de Mohammed ne permit pas aux quatre consommateurs de vider leurs verres jusqu'au fond. D'un revers de matraque, il fit sauter en éclats la bouteille et les verres. Mammo épouvanté s'était jeté à plat ventre ; les autres avaient fui. Mohammed courait après eux. Je le rejoignis bride abattue, craignant qu'il ne les assommât. « Laisse-moi ! » me dit-il. Et avec une habileté de cavalier consommé, successivement il atteignit les fuyards, et faisant siffler sa matraque

à leurs oreilles, l'un après l'autre, il les obligea tous à passer à quatre pattes entre les jambes de sa bête. Et chaque fois il crachait sur eux. Cela fait, il abandonna les gredins à leur terreur ; et le cœur soulagé, nous continuâmes notre chemin dans les sables...

Le Khalife suspendit là son récit. Une question me venait aux lèvres, mais je n'osais la formuler, craignant de réveiller en lui un souvenir trop douloureux. A la fin, m'enhardissant :

— Et Zohira? lui demandai-je.

— Pendant quatre ou cinq ans, je n'entendis plus parler d'elle. Et puis un jour, passèrent devant nos tentes

des Naïliat en voyage qui se rendaient à Ouargla. Ces tentes aériennes, ces tapis éclatants, ces voiles, ces bijoux, ces femmes balancées sur le dos des chameaux, c'est toujours le passage de la reine de Saba. De loin c'est magnifique, et de près c'est misérable. Les bêtes s'étant agenouillées, les Naïliat en descendirent pour préparer le campement de la nuit. L'une d'elles, m'ayant aperçu, s'élança vers moi en criant : « O Docteur, comment vas-tu ? O Docteur, tu vas bien ? » Mais son visage était couvert de cette pâte faite de terre et de confiture d'abricot, dont les belles en voyage se graissent la figure contre le hâle et les gerçures. « Tu ne reconnais donc pas Riaga ? »

me demanda-t-elle ingénument. Et je me rappelai en effet avoir soigné au dispensaire une Naïlia de ce nom. Elle arrivait de Ben Nezouh ; je l'invitai à partager ma tente, et quand elle fut débarbouillée, je lui trouvai le visage encore frais. « Te souviens-tu de Zohira? » me dit-elle. Et déjà j'eus le cœur serré. Voici alors ce qu'elle m'apprit.

Il y avait à Ben Nezouh, dans le bataillon d'Afrique, un Joyeux à l'aspect très doux et aux manières très polies. Toutes les Naïliat l'adoraient. Il leur rendait mille services, il allait leur puiser de l'eau, les aidait à ranger leurs cases, à préparer leur cuisine, à recoudre leurs robes, et il fendait pour elles du

bois. Elles le payaient en nature, mais comme il était délicat, il n'acceptait en plus que quelques tasses de café ou des bouteilles de bière.

Un soir, vers huit heures et demie, Aïchouch et sa mère s'occupaient à leur cuisine, quand il leur sembla entendre un soupir assez lugubre sortir de chez Zohira. C'était jour de marché, la cour était remplie de monde. Les deux femmes inquiètes allèrent écouter à la porte. Elles frappèrent, crièrent d'ouvrir. Personne ne leur répondit. Alors elles ameutèrent les gens, et tout à coup la porte s'ouvre, et le Joyeux s'élança, tenant un couteau à la main. Aïchouch tomba sous un coup qu'il lui porta à l'épaule; la vieille eut deux

doigts coupés en voulant saisir la lame. Un Nomade réussit enfin à maîtriser le forcené dans ses bras. On trouva l'infortunée Zohira étendue sur son tapis : elle avait la gorge ouverte. Un louis d'or de son collier était resté dans la plaie, enfoncé par le couteau.

Au commissariat de police, on ne put rien tirer du soldat. Son commandant ne fut pas plus heureux. « Misérable, lui cria-t-il en le frappant de sa cravache, tu déshonores le bataillon ! » Mais cela aussi fut sans effet. L'autre continua de faire le muet, l'abruti, l'irresponsable. Et cependant son crime avait été prémédité. S'il avait tué la malheureuse sans qu'elle poussât un soupir, il s'emparait de ses bijoux, — les bijoux

que je lui avais donnés, — il sortait furtivement dans la nuit, rentrait à la caserne avant l'appel et fournissait un alibi. Il laissait près de sa victime un couteau indigène. Les soupçons naturellement se portaient sur les Arabes. Un seul détail lui avait échappé : il avait aiguisé son couteau à la manière française.

Et maintenant, continua le Khalife après un assez long silence, je suis sans désir, sans regret, sans révolte. Quand le faucon est pris au piège, l'oiseau noble ne se débat pas. Parfois l'envie me prend de raconter mon aventure, et comment j'ai vu détruire sous mes yeux un des charmants lieux du monde. Mais dans

ce désert où je vis, dans l'existence nomade que je mène, il y a quelque chose de sublime qui exalte et décourage à la fois ; la pensée suit le regard, rien n'est là pour l'arrêter, elle se perd dans l'infini, le cœur aussi se dilate, et dans cet état de rêve tout ce qu'on pourrait dire ou faire semble inutile ou médiocre. Pourtant, la nuit, de sombres pensées me viennent, quand on n'entend plus rien autour des tentes que le bruit d'une bête qui s'agite, les bracelets de quelque femme amoureuse ou le léger frôlement des myriades de grains de sable que le vent promène sur la dune. Si par malheur, en Europe, la chance nous devenait contraire, tout resterait-il paisible ici ? Ce n'est pas, cette fois,

contre un Abd-el-Kader qu'il nous faudrait lutter, ni contre un marabout influent, — car il n'y en a pas d'influents ou plutôt il y en a trop, et ils se détestent entre eux, — mais dans chaque commune, dans chaque village, le feu s'allumera de lui-même, et pour les mêmes raisons : l'injustice et la misère. Qui aurons-nous pour nous défendre? Ces naturalisés d'hier? ces Italiens, le seul peuple du monde qui se soit fait battre par des nègres? ces Espagnols, établis depuis cinq cents ans au Maroc et qui n'y ont pas fait un pas? ou ces Arabes dégénérés, que nous avons mis partout à la tête des tribus et qui se montreront d'autant plus féroces envers nous qu'ils auront à faire

oublier à leurs coreligionnaires leurs exactions et leurs crimes?... Le proverbe arabe a raison, l'Afrique du Nord n'est plus à nous : c'est une vache que le Français maintient solidement par les cornes, tandis que l'Italien, le Maltais, l'Espagnol la traitent inépuisablement. Est-ce donc pour installer chez nous quatre cent mille étrangers que nous avons dépensé des milliards, et lutté depuis un siècle contre la nature et les hommes? Partout s'établit ici, à la place de notre civilisation généreuse, la barbarie des ruffians de la Calabre et de l'Andalousie, qui au nom de notre loi, habilement exploitée, dépouillent le Français et l'indigène, comme ils dévalisaient

autrefois le voyageur sur les grand'routes, une espingole à la main. Bientôt si cela continue, nous ne serons plus qu'une poignée de fonctionnaires et de capitalistes perdus dans une masse italo-espagnole, et c'est nous qui serons forcés de nous assimiler à tous ces étrangers, si nous voulons demeurer sur cette terre que nous avons conquise et où nous sommes déjà des vaincus. Nous faudrait-il subir, en Afrique, le sort que nous avons connu tant de fois, et sur tant de points du monde, au Canada, aux Indes, en Égypte? Une fois de plus aurons-nous travaillé pour les autres? L'aiguille habille tout le monde et reste toujours nue! Et pourtant, l'aiguille française avait cousu ici un merveil-

leux vêtement. Des intrus s'en sont emparés pour s'en vêtir, mais le costume craque de toutes parts. Nous le réparons encore. Quand les Barbares auront cassé l'aiguille, on les verra dépenaillés et nus comme ils étaient autrefois...

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends ne me donne pas à regretter de m'être réfugié dans le Sud, pour échapper à ces Calabrais. Mais c'est en vain que j'ai mis entre eux et moi l'immense étendue des sables : les mille échos du désert m'apportent le bruit de leurs méfaits. Nul pays n'est plus silencieux, nul aussi n'est plus bruyant pour une oreille qui sait entendre. J'interroge la caravane qui passe, le chanteur de

complaintes, le bateleur marocain : toutes ces voix me confirment dans mes impressions désenchantées. Il n'y a pas vingt ans encore, nous étions, nous autres Français, pour nos Musulmans d'Afrique, le type de l'Européen de race noble, à l'esprit généreux et guerrier ; entre toutes les nations, c'était la nôtre qu'ils honoraient le plus, et le dernier des Arabes répétait que si le Français prononçait seulement la formule sainte, il entrerait au Paradis avant les Musulmans eux-mêmes, car il est noble et juste. Les odieux Calabrais sont en train de ruiner cette légende que l'Islam avait créée à notre bénéfice ; on ne nous distingue plus d'eux, on nous rend responsables de leurs crimes, et nous qui

étions naguère les moins haïs parmi les étrangers, nous serons bientôt les plus détestés !... Puis je m'endors ou bien le jour apparaît. Tout s'anime autour de moi ; les gens sortent des tentes, les prières montent vers le ciel, les femmes vont traire les brebis, les enfants se roulent dans le sable ; je vois nos bêtes qui paissent l'herbe rare ; pas un nuage, pas un pli dans l'azur : une brise délicieuse précède la chaleur du jour, et je me dis : « Que regrettes-tu ? Peut-être tu n'étais pas fait pour vivre au milieu des hommes, ou plutôt il te fallait une humanité vierge encore. C'est ta faute si ton entreprise a échoué : on ne lutte pas avec le destin, et ton destin à toi, c'était d'aboutir ici, à travers les péri-

péties de ta vie. N'en doute pas : ce n'est point la perversité des hommes qui t'a conduit jusque-là, ce sont les forces de ton cœur. Remercie donc ces puissances obscures, n'accuse personne, apaise-toi. » Voilà, mon ami, où j'en suis. Je ne demande plus rien à la vie que ce que peuvent apporter de bonheur le lever et le coucher du soleil, une nuit étoilée, la flûte de roseau, une chanson arabe et la récitation du plus beau des poèmes, l'inimitable Coran. Les contes de mes chameliers, les poésies qu'ils improvisent interminablement en conduisant leurs bêtes, suffisent à tous les besoins de mon esprit. J'accompagne les caravaniers, soit qu'ils aillent dans le Nord acheter du blé et vendre leurs

dattes, soit qu'ils se rendent dans une oasis lointaine pour y échanger les produits d'une industrie primitive. La tribu se déplace-t-elle vers quelque endroit où la pluie est tombée, pour y mener paître ses troupeaux, je la suis dans ces solitudes où règne encore la tranquillité. Et si parfois je me laisse entraîner, comme j'ai fait ce soir, à des regrets superflus, il faut me pardonner et vous dire que vous venez d'entendre le cri d'un vieux Français de France, qui ne peut trouver tout à fait le repos dans les sables, car si fataliste que je sois devenu, il y a toujours des questions qui me font bondir le cœur, et je veux croire qu'avec un peu de fermeté et de sagesse nous y pourrions encore quelque chose.

Nous nous étions levés, et quittant notre terrasse, nous descendîmes dans la ruelle, pour nous rendre à la maison que l'hospitalier En Naceur met à la disposition de ses hôtes.

Qui n'a accompagné, le soir, un ami malheureux qui s'abandonne aux confidences? Qui ne connaît ces allées et ces venues devant la porte, ces arrêts et ces reprises d'une conversation qui meurt et qui renaît sans cesse? On se serre vingt fois la main, vingt fois le discours recommence sur un mot, sur une idée. Il semble qu'on n'aura jamais

tout dit, que jamais on n'épuisera les sentiments et les pensées qui se pressent, ces foules profondes de l'âme qui veulent monter à la lumière et s'exprimer dans des paroles. Et quand on essaie, au matin, de ressaisir le fil de ces propos sans suite, il ne reste plus dans la mémoire que quelques notes très simples, que la passion et la nuit avaient prodigieusement orchestrées.

Ah ! comme je voudrais retrouver dans toute son abondance, avec ses clartés et ses ombres, ses silences et son large flot, le monologue passionné de mon ami dans la petite rue silencieuse, puis dans la chambre à colonnes où nous étions entrés ! Ce n'étaient plus des événements, des faits qu'il déroulait devant

moi, avec l'âpreté d'un homme qui se croit encore dans la lutte. Il s'abandonnait maintenant, sur le ton de quelqu'un qui regrette ce qu'il aime, à tout ce qui montait indéfiniment pour lui d'émotion et de pensée de sa triste aventure. Oh ! cette longue plainte, ce lamento sur la misère arabe, ces regrets, ces appréhensions, cet accent prophétique, dans cette chambre nue où une seule bougie allumée projetait bizarrement nos ombres sur les murs blanchis à la chaux ! Quand il me souhaita bonne nuit, déjà l'aube blanchissait l'ouverture carrée du plafond où tombait le froid de l'aurore.

Le lendemain, sur l'oasis, tout était joie et lumière. On eût dit que jamais plus l'ombre ne devait envahir ces vastes champs de clarté. Des tentes rayées, blanches et noires, étaient posées dans la plaine; des femmes revenaient du puits avec des outres sur l'épaule; des chameaux, par longues files, s'engageaient dans les crevasses rougeâtres des falaises, pour gagner le plateau où ils allaient chercher leur

pâturage, au fond de dépressions connues de toute éternité des chameliers. Cela formait une image de vie prodigieusement poétique, ancienne et reposante. Il y a donc encore, dans le monde, des oasis, des déserts, des tentes, des chameaux, des puits au milieu des sables, des Abraham et des Rebecca ! Combien les siècles, le temps, c'est peu de chose ! Comme on a vite fait de remonter, à travers les âges, aux plus lointains souvenirs des hommes ! On a vu cela, tout enfant, dans les images de sa petite Histoire Sainte, mais la vie, le mouvement, les couleurs, comment les imaginer !

C'était le temps de la récolte des dattes. Partout de l'or dans les jardins. De l'or entre les aigrettes des palmiers

où pendaient les grappes de fruits, de l'or au-dessus de nos têtes, au bout des longues cordes qui laissaient glisser jusqu'à terre les régimes coupés comme des lustres étincelants, de l'or dans les carrés des vergers, qui disparaissaient tout entiers sous les lingots amoncelés. Et il faudrait les mots, que dis-je? la fantaisie de l'Orient, pour donner une idée de ces richesses imaginaires, de ces fabuleux trésors perdus en plein désert, au milieu de ces jardins.

Je passai plusieurs jours à Guerrara, en compagnie de mon ami, attendant pour regagner Laghouat le départ de quelques villageois qui se rendaient à Ghardaïa. Le Khalife se mit en route avec moi. Nous fîmes ensemble la pre-

mière étape, — moi sur le petit cheval qui m'avait amené, lui sur un méhari. Le silence auquel nous obligeait la différence de nos montures, le souvenir de ses sombres prédictions, et la quasi-certitude que cet homme que j'allais quitter, je ne le reverrais jamais plus, donnaient à mes pensées la morne couleur du paysage où nous passions. Avant l'étape de la nuit, nous fîmes halte près d'un petit tas de pierres, seul accident qui retînt le regard dans cette triste étendue. C'était une tombe bédouine. « Un jour, me dit mon compagnon, moi aussi, j'aurai la mienne au bord d'une de ces pistes que suivent les caravanes. Au lieu des tristes cortèges que l'on voit dans nos cimetières, près de moi ne pas-

seront que des chameliers vêtus de blanc. Ceux qui m'auront connu s'arrêteront pour donner un souvenir au médecin, leur ami ; les autres continueront leur chanson de route. Et cela aussi sera bien.»

Autour de nous, sur le grand plateau désert, s'accumulaient l'ombre du soir, le mystère des surprises que ce pays nous réservait peut-être, et le secret de la passion qu'il inspirait à mon ami. Déjà les villageois s'empressaient autour de leurs bêtes, raffermisssaient les couffins et les outres sous lesquels disparaissaient leurs mulets et leurs ânes. Le moment de nous séparer était venu.

Le Khalife s'approcha de son chameau qui l'attendait à genoux, et me serrant la main : « Adieu, mon ami. Bon voyage.

Portez mon salut à ce monde que je n'ai pas oublié. Moi, je retourne à mes Nomades. Allah fait à chacun sa part. Qu'il nous protège tous les deux ! » Il passa la jambe par-dessus la croix qui surmonte la selle, appuya légèrement le pied sur le cou de l'animal, qui se dressa d'un bond. Puis il me fit un dernier geste d'adieu, plein de la résignation islamique. Je le suivis quelque temps du regard. Bientôt il ne fut plus qu'une silhouette mouvante, une ombre, un rêve dans la nuit.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1937

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE
ROMANS

Henri ARDEL

Ainsi souffla le vent..

Jean BALDE

Le Pylône et la maison, *nouvelles*.

Henry BORDEAUX

Les Trois confesseurs, *nouvelles*.
L'Intruse.

Paul BOURGET

Une Laborantine.

Robert BRASILLACH

Le Marchand d'oiseaux.

Jacques CARTON

Édouard.

Marc CHADOURNE

Absence.

DANIEL-ROPS

Mort, où est ta victoire ?
Le Cœur complice, *nouvelles*.

Michel DAVET

Les Cinq femmes de la maison.

Roger FERLET

Le Grand élan à la robe claire.

Pierre FRONDAIE

Le Lieutenant de Gibraltar.

Marie GEVERS

Le Voyage de Frère Jean.

Julien GREEN

Minuit.

Henri D'HENNEZEL

Tourmente.

Émile HENRIOT

Tout va finir.

Edmond JALOUX

Le Voyageur, *nouvelles*.
La Chute d'Icare.

Bertrand DE LA SALLE

La Pierre philosopale.

André LICHTENBERGER

Les André Graffougnat.

Marie MAINDRON

L'Enlèvement de Madame de Bressac

Jeanne NABERT

Les Termagies.

Alia RACHMANOVA

La Fabrique des hommes nouveaux.
(Prix International de 50 000 fr.)

Henri POYDENOT

La Prière au bout du wharf.

Simon e RATEL

Le Raisin vert.

Charles SILVESTRE

La Roue tourne.

SIMONE

Jours de colère.

Jérôme et Jean THARAUD

Les Bien-aimés.

Henri TROYAT

Faux jour. (Prix populiste 1935)
Grandeur nature.

Lama YONGDEN

et **Alexandra DAVID-NEEL**

Le Lama aux cinq sagesses.